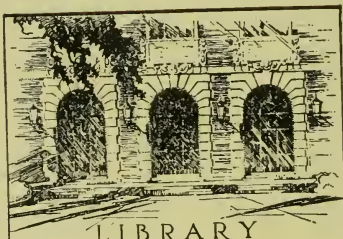
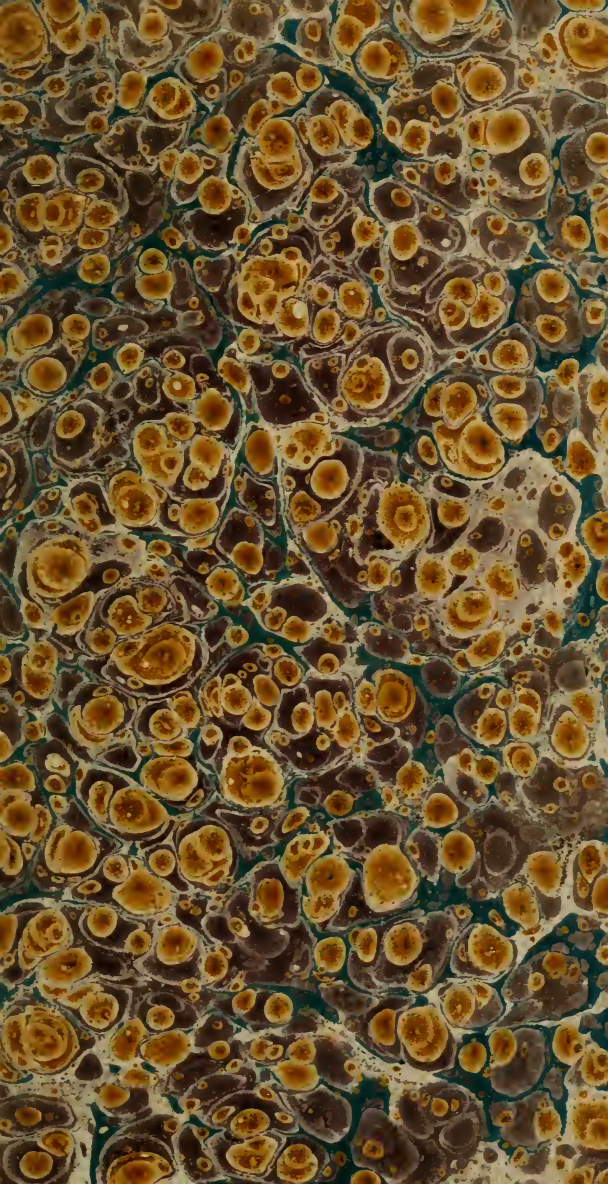
823
N78mF
v.1



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

823
N78mF
V.1



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

http://www.archive.org/details/mathildeoulesang01norm

MATHILDE.

IMPRIMERIE D'A. BÉRAUD,
RUE DU FOIN-SAINT-JACQUES, N°. 9.

MATHILDE

OU

LES ANGLAIS EN ITALIE;

Roman du Jour,

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE LORD NORMANBY,

PAR

LE TRADUCTEUR D'ÉLISA RIVERS, D'OSMOND, ET DES ÉPREUVES DE MARGUERITE LINDSAY.

« Blush I not?
Can you not read my fault writ in my cheek?
Is not my crime there? » —

TOME PREMIER.

Paris,

DENAIX, LIBRAIRE,

RUE DU FAUBOURG SAINT-HONORÉ, N° 62.

1826.

823
N78mF
v.1

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

Si les lecteurs de cet ouvrage s'attendent à y trouver une *Nouvelle*, d'après l'acception qu'on donne à ce mot, dans la *Circulating Library* (*), ils seront probablement désappointés; et, en vérité, l'auteur est

(*) Abonnement de lecture très-connu en Angleterre.

bien loin d'être sûr qu'ils ne le soient point, quelque peu exigeans qu'on puisse les supposer. Mais si les incidens de ce roman paraissent communs, et les caractères peu remarquables, on avouera peut-être, avec d'autant moins de peine, qu'on a entendu parler de quelque chose de semblable, et qu'on rencontre quelquefois des personnes de cette espèce.

Peut-être aussi n'est-il pas très-adroit d'avouer que ces pages ont été écrites plutôt dans le but d'amuser leur au-

teur, que ceux qui voudront bien les lire ; non qu'il se pique d'indifférence lorsqu'il est question de distraire ou d'édifier ses lecteurs, mais il éprouve une défiance naturelle, qui lui persuade qu'il ne pourra produire aucun de ces deux effets. Car son nouveau caractère d'auteur lui paraît si étrange, que, si les plus indulgens de ses amis croyent lui devoir la moindre reconnaissance pour les avoir amusés un moment, pendant les ennuis du voyage, lorsqu'ils ont quitté Londres,

ou pour les avoir aidés à passer une soirée longue et humide, lorsqu'ils sont arrivés à la campagne, il croira avoir obtenu le plus grand succès auquel il puisse prétendre.

Nota. L'Auteur, très-conséquent avec lui-même (*Voyez à la fin de la page* 3) a supprimé cette Préface aux deux autres éditions de ce roman.

MATHILDE.

CHAPITRE I.

Ce fut au commencement du mois de juillet, que l'une des brochures les plus recherchées de la presse journalière, celle, en un mot, qui raconte tout ce qui se passe, et tout ce qui est à la mode, annonça, entre autres choses, une nouvelle qui, bien que fort importante par elle-même, ne

paraîtra peut-être pas aussi intéressante à mes lecteurs ; on y lisait :

« Lord Ormsby (celui qui s'appelait auparavant l'honorable Auguste Arlingford) est arrivé à l'hôtel de Mivart, après avoir passé deux ans sur le Continent. »

« Lord et lady Eatington recevront aujourd'hui à dîner une société distinguée, dans leur superbe maison de Grosvenor Square. »

On ne doit pas s'étonner que ce récit ait attiré tous les yeux, si on réfléchit que la saison étant avancée, et, par conséquent, le nombre des événemens de ce genre diminué, la manière dont ils étaient annoncés acquérait à proportion une nouvelle importance ; et plusieurs belles ab-

sentes, qui avaient été forcées de quitter, de bonne heure, leurs riches tapis pour des champs parsemés de fleurs, n'avaient plus maintenant d'autre ressource que de songer de loin à leurs plaisirs passés. Quoi qu'il en soit, le jour dont nous venons de parler, peu de minutes avant huit heures du soir, on entendit le bruit d'une première voiture qui amenait lord Georges Darford et Henry Penryn, deux jeunes gens fort à la mode. « C'est bien malheureux que mon père ait eu besoin de sa voiture, » dit lord Georges; « je ne puis souffrir d'arriver sitôt. La demi-heure qui précède un dîner, ainsi que la préface d'un livre, devrait toujours être supprimée. »

*

« Nous aurions pu nous douter qu'il serait de trop bonne heure. Le cocher nous a menés si vite! » dit Mr. Penryn; il a tourné, avec une telle rapidité, le coin de la dernière rue, qu'il a pensé renverser par terre, d'un seul coup, une bonne et tous les petits enfans qu'elle conduisait. »

« Je ne puis deviner qui nous aurons chez les Eatington, continua-t-il; car ils ont vu, cette année, des gens bien vulgaires; ils se sont livrés entièrement à la société la plus commune. »

« Oui, » dit lord Georges, « et c'est une raison de plus de regretter de venir trop tôt chez eux. »

Ils s'arrêtèrent alors à la porte; et le temps qui s'écoula, avant que la

bruyante annonce de leur arrivée eût produit son effet, sembla augmenter les craintes qu'ils avaient conçues sur leur trop grande exactitude. L'apparition tardive d'un seul laquais à livrée, en habit rouge et avec une serviette sous le bras, confirma leurs justes appréhensions: plusieurs criminels ont monté la fatale échelle avec moins de signes de honte et de contrition, que n'en exprimait la physionomie de ces malheureux jeunes gens à la mode, qui montaient les escaliers couverts de tapis, en pensant à la manière dont ils s'y prendraient, pour expier l'affront d'une arrivée si prématurée. Les déserts de l'Arabie auraient à peine paru plus redoutables à leurs yeux,

que la solitude du salon où ils se trouvèrent littéralement *les premiers*. Quand on eut fermé la porte, ils gardèrent un profond silence, qui fut enfin rompu par lord Georges, tandis qu'à l'aide de la Psyché, il arrangeait, d'une main, les boucles de ses cheveux, et que, de l'autre, il réparait le désordre de sa cravate. La porte fut ouverte alors, non par celui qui aurait dû naturellement remplir cet emploi, par un valet de chambre, car il dédaignait de prêter ses secours à des gens qui arrivaient si tôt, mais par un laquais de mauvaise humeur, qui murmura tout bas quelque chose qui ressemblait à un nom, et disparut, après avoir introduit un jeune homme en grand deuil. Nos deux amis le

regardèrent avec un extrême étonnement ; et l'étranger, ne paraissant pas faire attention à eux, alla s'asseoir sur un sopha à l'extrémité du salon, et se mit tranquillement à lire un journal ; tandis que les deux jeunes gens restaient dans l'embrâsure de la fenêtre, où ils s'étaient refugiés, pour se distraire de leur solitude.

Dans tous les autres pays civilisés du monde, des hommes bien élevés, qui se seraient ainsi rencontrés par hasard, s'ils ne se fussent pas juré *une éternelle amitié* à la première vue, auraient eu soin du moins, en se trouvant dans la maison d'un ami commun, de se traiter comme des connaissances, et auraient échangé quelques sourires, ou quelques signes

de tête, Mais chez nous, nous craignons plus d'être obligés de faire une salutation, que de faire un mauvais pari; d'être forcés de prendre un air de connaissance, que de payer un mémoire; et le créancier le plus tourmentant ne nous cause pas autant d'embarras, que le visage d'un homme auquel nous ne pouvons contester des droits à un signe de tête de notre part; parce que nous avons été assez imprudens pour nous condamner à faire connaissance avec lui.

Les plus indifférens n'auraient pu s'empêcher de remarquer qu'il y avait quelque chose de particulièrement distingué dans la tournure et les manières de l'étranger; et le tact,

que l'usage du monde donne à chacun sur ces matières, aurait certainement fait partager cette opinion à nos deux jeunes gens, si leur jugement n'avait pas été volontairement faussé par la conclusion qu'ils tiraient naturellement de ce qu'ayant été partout, et vivant dans la plus haute société, celui qu'ils ne connaissaient pas n'était pas bon à connaître; et ils auraient été portés à adopter la doctrine des *Préadamites* (*), qui prétendaient que ceux qui étaient dignes d'être mis au rang des élus, devaient avoir existé avant le commencement de

(*) *Préadamites existant avant Adam* : c'était une secte qui prétendait que le monde subsistait avant Adam. (*Note du Traducteur.*)

leur célébrité, c'est-à-dire, deux ans auparavant. Cependant, comme ils s'attendaient, d'après le caractère des Eatington, que la société serait mêlée, Mr. Penryn dit tout bas à lord Georges : « Je pense que c'est le nouvel acteur; certainement la figure de cet homme paraît mieux; mais je ne l'ai vu que dans *Richard III*, avec sa bosse et tout ce qui s'ensuit. » « Non, dit lord Georges, je crois que c'est le compositeur : comment s'appelle-t-il? J'ai aperçu une légère partie de son visage derrière le piano, la semaine dernière, chez lady***, tandis que j'étais à moitié étouffé en passant la porte. Vous savez qu'il a demandé cent livres sterling pour une soirée, et les Eatington sont

connus pour payer en espèce (*); ils donnent des tourtes et du vin de Champagne pour acquitter des mémoires, vous m'entendez ? »

» Je crois que j'y suis, Georges, répliqua l'autre : regardez son habit noir ; soyez sûr que c'est le Prédicateur du peuple. Il est vrai que je ne l'ai jamais entendu ; mais il est certain que c'est lui. »

Le lecteur croira sans peine que ce colloque n'eut lieu, en grande partie, que parce que chacun des deux orateurs était fier de faire admirer à l'autre l'excellente et piquante plaisanterie dont ils faisaient, tous les

(*) *Espèce*, par opposition à argent, signifie *denrées*.

deux, un usage si remarquable; car il est impossible de supposer qu'ils ignorassent assez la seule chose à laquelle ils eussent quelques prétentions, pour ne pas avoir deviné, avec toute la finesse et la perspicacité dont ils étaient capables, d'après la tournure du nouveau venu, qu'il était un homme du même rang qu'eux, bien que, par un incident qu'on ne saurait expliquer, le hasard fît qu'ils ne le connussent pas personnellement.

La porte s'ouvrit alors, et on annonça la duchesse douairière de Dulladone, et les deux ladys Townlys.

La première situation de lord Georges et de son ami aurait pu passer pour du bonheur, si on la compare à celle dans laquelle ils se trou-

vaient maintenant; car, outre le danger d'être dévorés (c'est ainsi qu'ils s'exprimaient) par les deux ladys Townlys, malheur auquel leur isolement actuel semblait les exposer, leur infortune était encore augmentée par la honte d'avoir été convaincus, par une duchesse douairière et ses deux filles (encore à marier), du crime d'être arrivés avant elles, et par le sentiment intérieur d'avoir perdu ainsi une grande partie des droits qu'ils avaient à cette admiration que leur prodiguaient jadis avec tant de libéralité, les jeunes dames qui se piquaient d'être tout ce qu'il y avait de plus à la mode, ou qui, en d'autres termes, étaient remarquables par leur inexactitude.

L'étranger fit une légère salutation à la duchesse, comme elle entrait dans le salon ; elle y répondit avec une politesse à laquelle se mêlait un peu de curiosité ; car la vue de sa Seigneurie, qui naturellement n'était pas très-bonne, se trouvait encore plus troublée, en ce moment, par l'obscurité de la pièce. « Qui est-il ?» demanda-t-elle, à voix basse, à lord Georges. Il lui répondit, « Je ne sais pas » avec un accent tout-à-fait inintelligible, et presque impertinent. Dans ce moment, leur hôte et leur hôtesse sortirent de leur appartement, et parurent dans le salon. Lady Eatington s'occupant de relever son gant qui était à moitié tiré, et milord dirigeant vers son nez un mou-

choir de poche, à demi-ployé, ce qui voulait dire à-peu-près, mais d'une manière qui ressemblait plus à un reproche qu'à une excuse : « Vous êtes arrivé plutôt que nous ne vous attendions ; mais enfin nous voilà. »

Comme nous avons fait connaître en détail la maison au lecteur, il doit s'attendre à ce que nous le mettions en rapport avec le maître et la maîtresse. Lord et lady Eatington étaient de ces gens, comme il y en a tant, du caractère desquels il est presque impossible de parler affirmativement : ce qu'on pouvait peut-être remarquer de plus positif dans ce qui distinguait lord Eatington, c'est qu'il touchait ses revenus à la campagne, et donnait des dîners à la ville. Pour

parler de lui négativement, il n'était ni politique, ni bel esprit, ni connaisseur; mais les personnes, les plus distinguées de toutes les classes, se réunissaient chez lui, pour prononcer sur le mérite d'un des meilleurs cuisiniers de l'Europe : c'est pourquoi chacun, en acceptant ses invitations, lui écrivait :

« Mon cher Eatington,

Je suis véritablement votre dévoué, etc. » et on s'empressait de percer la foule qui remplissait Almack, pour aller serrer la main de lady Eatington, aussitôt qu'on savait qu'elle était arrivée en ville.

Lady Eatington était naturellement une personne très-bornée, et l'éducation qu'elle avait reçue ne

l'avait pas rendue savante; mais une longue habitude du monde lui avait appris à cacher ces inconvéniens, et si elle était rarement aussi instruite que ses hôtes, elle était toujours aussi parée que ceux qu'elle recevait à dîner : ce qui peut passer pour une grande compensation.

Quel fut l'étonnement de nos deux jeunes élégans et de notre vieille duchesse, de voir que, tandis qu'ils étaient eux-mêmes à peine remarqués, toute l'attention de leur hôte et de leur hôtesse se dirigeait uniquement sur l'étranger ! Quand l'arrivée de nouvelles personnes rendit la conversation plus facile, ce phénomène fut expliqué, non pas toutefois à la satisfaction de lord Georges

et de Mr. Penryn, car ils entendirent lady Eatington faire à la duchesse (dont les oreilles n'étaient pas beaucoup meilleures que les yeux) un long récit de ce qu'ils désiraient savoir : « Vous devez vous rappeler... Auguste Arlingford..... qui a été long-temps absent... Il a eu beaucoup de chagrin.... la mort récente de son frère.... Il est maintenant lord Ormsby.... Il est très-riche... » En entendant ces paroles, sa Grâce s'écria, d'une voix un peu élevée, faite pour frapper l'oreille de lord Ormsby, à la distance où elle se trouvait de lui : « Excusez mes mauvais yeux, milord... Létitia! Cécile! c'est lord Ormsby!... Vous vous rappelez bien Mr. Arlingford, quoique vous

fussiez très-jeunes alors, et presque des enfans.»

Les réflexions de lord Georges et de Mr. Penryn sur leur méprise ne furent pas très-consolantes, car l'ancienne réputation d'Auguste Arlingford leur revint à l'esprit avec toute sa célébrité. Alors, lord Georges se rappela que, dans sa première conférence avec son tailleur, il lui avait fortement recommandé les collets à la *Arlingford*, et qu'une partie de son habillement, à laquelle il tenait beaucoup, portait aussi ce nom. Mr. Penryn eut aussi un souvenir désagréable, celui d'avoir perdu, étant au collége, un pari, parce que le cheval de Mr. Arlingford gagna le Derby. Tous deux se ressouvinrent

très-bien que, lorsqu'ils entrèrent dans le monde, si on voyait paraître un jeune homme d'une figure agréable, on disait aussitôt : « Il a quelque chose de Mr. Arlingford ; » et c'était-là l'homme qu'ils avaient pris pour un mauvais acteur, un détestable chanteur ou un curé méthodiste.

Pendant que tout ceci se passait, on entendait un bruit continuel à la porte de la rue, et un nouvel équipage venait à chaque instant élargir le rond, qui, avec un instinct vraiment britannique, se formait autour de la place, laquelle n'était pas éclairée, ce qui paraîtra très-extraordinaire. On pouvait remarquer la manière différente, dont chacun se pré-

sentait dans le salon. D'abord, le jeune adolescent, à peine encore éclairé des premiers rayons de la mode, qui, après avoir pris le parti courageux de faire quelques pas en avant, s'éloignait du cercle avec gaucherie, et paraissait désirer obtenir de ceux qui se trouvaient autour de lui un signe de tête protecteur, qui confirmât la connaissance qu'il espérait avoir faite avec eux. Ensuite, arrivait l'homme bien établi dans le monde, qui semblait faire négligemment des politesses à chacun, jusqu'au moment où le dîner et les lumières lui procureraient une occasion plus favorable de remplir ce devoir. Après lui, venait le ci-devant jeune homme qu'on aurait pu com-

parer à *une feuille jaunie par le temps*, qui, la main étendue pour serrer celle de tout le monde, et répétant continuellement : « comment vous portez-vous? » faisait le tour du cercle, ne cédant pas un pouce de sa prérogative d'être connu de toute l'assemblée.

Le soleil, quoiqu'on fût à cette époque de l'année où il éclaire le plus long-temps la terre, avait entièrement dérobé ses rayons à toute la société rassemblée ; lorsqu'au moment où lord Eatington venait de parler de la nécessité, dans laquelle il se trouvait d'attendre sir James et lady Mathilde Dornton, la porte s'ouvrit ; et le plus ardent de ses admirateurs n'aurait pu distinguer, qu'avec la

plus grande difficulté, à travers l'obscurité toujours croissante, l'idole du jour, lady Mathilde Dornton.

Mais il y avait là un homme, aux yeux duquel la nuit la plus sombre ne pouvait dissimuler entièrement ses formes gracieuses : les années n'avaient pas effacé l'impression qu'elle avait produite sur lui; et ce qui s'était passé, depuis qu'il ne l'avait vue, n'avait pas diminué l'intérêt qu'elle lui inspirait alors. Bien qu'il eût souvent volé de belle en belle, dans plusieurs contrées différentes, lord Ormsby n'avait pu oublier que l'idéal de la beauté était le partage de celle qu'il avait été obligé de quitter, au moment où tous deux s'étaient promis une foi

constante, et qu'il retrouvait maintenant la femme d'un autre.

Lady Mathilde avait déjà fait les excuses de sir James, qui n'avait pu sortir, et venait de faire quelques questions indifférentes, lorsque le nom de lord Ormsby, prononcé auprès d'elle, vint frapper son oreille attentive; et elle vit bien que le moment si redouté qu'elle avait prévu, en apprenant son retour en Angleterre, était arrivé.

La plupart de ceux qui regardent déjà lady Mathilde Dornton, comme le personnage principal de cette histoire, seront surpris de savoir qu'elle ne s'évanouit pas, et qu'elle ne s'exposa, en aucune manière, à être remarquée comme une véritable héroïne

de roman aurait dû le faire; mais en revanche, elle n'entendit certainement pas un mot de ce que lady Eatington lui dit de la toux fatigante de son pauvre petit garçon; car elle sentait trop bien que, sa conduite envers lord Ormsby, avait été contraire à son premier engagement, bien que ses sentimens actuels ne fussent pas en parfaite harmonie avec ses nouveaux devoirs.

Je suis très-disposé en ce moment à entrer un peu en explication avec mes lecteurs, et à entreprendre la défense de mon héroïne (car elle l'est en effet) pour tâcher d'atténuer en elle ce que je ne peux pas entièrement excuser. Mais comme le dîner vient d'être annoncé, tout doit être

suspendu, lorsqu'il s'agit d'un événement si important. Les petits arrangemens, qui, en général accompagnent cette annonce, furent faits comme à l'ordinaire; mais comme à l'ordinaire aussi, ils furent négatifs: on évita les ennuyeux; les douairières furent mises de côté; on permit aux jeunes filles de marcher ensemble en double file. Mais personne ne fut particulièrement désigné, tant on craignait de s'écarter des règles sévères de l'étiquette. Lady Eatington, au désespoir de ces symptômes (car, si l'on pouvait lui reprocher quelque chose, comme maîtresse de maison, c'était de trop se mêler de ces détails), s'écria d'une voix assez haute : « Lord Ormsby,

donnez la main à lady Mathilde Dornton ! » Il hésita un moment, et il y eut une pause parmi les assistans. Il se sentait embarrassé d'avancer, mais comme il l'aurait été encore davantage de reculer, au bout d'une demi-minute, on les vit tous deux descendre l'escalier, en se donnant le bras. C'était au milieu d'une obscurité semblable, et à peu près à la même heure, qu'ils s'étaient séparés deux années auparavant. Mais combien les circonstances étaient différentes alors ! combien leurs sentimens étaient aussi différens ! Le soir de son départ pour le Continent, lord Ormsby s'était arraché d'auprès d'elle, à la porte du parc de Delaval ; tandis

que, se pressant tendrement les mains, et leurs regards semblant vouloir percer l'obscurité qui les environnait, les dernières paroles qu'ils prononcèrent furent celles-ci : « Nous nous séparons, mais pour nous retrouver. » Maintenant ils venaient de se retrouver, mais pour se séparer à jamais; leurs regards cherchaient à s'éviter, et réunis un moment par des arrangemens de société, le gant blanc de Mathilde touchant à peine la manche noire de l'habit de lord Ormsby, la contrainte que leur causait cette réunion forcée paraissait être le présage de leur séparation future, qu'ils regardaient tous deux comme inévitable.

N'a-t-on pas souvent éprouvé que, plus on est gêné par les entraves de la société, plus l'esprit, comme s'il se glorifiait de son indépendance, se reporte avec ardeur vers les souvenirs du passé, et cherche à pénétrer l'avenir? Il est certain que les deux personnes, que nous venons de voir dans la plus embarrassante de toutes les situations, laissaient errer involontairement leurs pensées, et se rappelaient les principaux événemens de leur première jeunesse. Ils se ressouvenaient l'un et l'autre, à travers mille idées confuses, de plusieurs circonstances qui leur avaient paru indifférentes, qu'ils avaient oubliées depuis, mais qui se représentaient alors à leur esprit avec une nouvelle vivacité;

bien que rien de ce qu'ils voyaient maintenant autour d'eux ne pût les retracer à leur mémoire, si ce n'est que les deux mêmes acteurs se trouvaient encore en scène. Tout cela se passait avec une rapidité qui semblait tromper les calculs du temps, tandis qu'ils descendaient l'escalier, précédés par des douairières chancelantes, et suivis par de jeunes filles fort disposées à rire. Enfin ils rassemblèrent leurs pensées errantes, en entrant dans la salle à manger, et tâchèrent de se remettre le mieux qu'il leur fut possible pour échapper aux remarques d'une société si nombreuse; et, malgré la quantité de bougies qui éclairaient la table, l'observateur le plus attentif n'aurait pu apercevoir

en eux rien d'extraordinaire, si ce n'est une légère contraction dans la bouche de lady Mathilde et dans celle de lord Ormsby. Un silence prolongé eut beaucoup augmenté l'embarras de leur situation ; mais, fort heureusement, lord Georges Darford, qui était impatient de réparer les méfaits de la demi-heure précédente, s'était placé de l'autre côté de lady Mathilde ; et, profitant de son ancienne connaissance avec elle, il jeta au hasard une phrase indifférente, afin de tâcher d'entamer une conversation avec lord Ormsby. Ce moyen eut tout l'effet qu'il en attendait. S'il y a un moment de la journée, où la réserve d'un Anglais puisse être attaquée avec succès, c'est sans

doute lorsqu'il a une assiétée de soupe devant lui ; et lord Ormsby saisit avec joie cette occasion d'être délivré de l'extrême embarras de sa position. Il s'ensuivit une conversation entre eux trois ; et nos anciens amans, qui s'étaient retrouvés, comme s'ils avaient toujours été étrangers l'un à l'autre, se parlaient maintenant comme auraient pu le faire de simples connaissances. Mais, quoique leur embarras ne pût être remarqué par personne, ils se trouvaient tous deux mal à l'aise. Dans ce moment, on s'aperçut d'un léger mouvement près de la porte, et on annonça sir James Dornton et le capitaine Coulson.

Sir James n'était ni jeune ni vieux ;

et, d'après sa tournure et ses manières, il aurait pu s'asseoir à toutes les tables, et paraître dans toutes les sociétés, sans être remarqué. Mais ce n'était pas là l'idée qu'il se faisait de l'existence que doit avoir, dans le monde, un homme dont les revenus annuels se montent à cinquante mille livres sterling. Lady Mathilde éprouva un extrême embarras, lorsqu'elle remarqua avec quelle ostentation il parcourut la salle à manger dans toute sa longueur, avec une importance empressée, pour faire ses excuses à lady Eatington. Mathilde ne se rappelait que trop bien le talent de lord Ormsby pour saisir les ridicules : car, malgré l'affection mutuelle qu'ils avaient eue l'un pour

l'autre, ils n'avaient jamais été ensemble dans une assez grande intimité, pour s'entretenir d'autre chose que de réflexions gaies et plaisantes sur la société; et l'esprit prompt et la vive imagination de tous deux les portaient naturellement à en faire sur ce qui les entourait.

Lady Mathilde savait que lord Ormsby n'avait jamais vu sir James auparavant; et ce ne fut pas sans un grand embarras qu'elle s'aperçut du regard étonné qu'il jeta sur le Baronnet, tandis qu'il s'appuyait sur la chaise de lady Eatington. La légère rotondité de ses formes se trouvait fort en harmonie avec l'extrême lourdeur de ses traits. Mais lorsqu'il fit

une apologie fort gauche, commençant par ces mots : « Votre Seigneurie voudra bien m'excuser : mes devoirs au parlement..... et, finissant par quelque chose qui ressemblait à... mais la meilleure moitié de moi-même est ici..., » elle crut qu'elle allait se trouver mal, à l'idée qu'Auguste entendrait sir James l'appeler *la meilleure moitié de lui-même*.

Dans cet instant, l'attention générale fut attirée par les questions qu'on fit au capitaine Coulson (qui s'était tranquillement glissé dans un fauteuil) sur ce qu'on avait fait à la chambre. « Oh! nous étions divisés ! nous nous trouvions un peu plus de cent, et eux, ils étaient

soixante-dix-huit. Je sais cela, parce que je les ai comptés pendant qu'ils sortaient. J'ai parié une guinée avec le nouveau membre, le jeune Turford, qu'il ne les comptait pas bien; il disait qu'ils étaient quatre-vingt-deux. Je suppose alors qu'il avait compté quatre fois le sergent qui était de garde. L'éclat de rire, que la plaisanterie spirituelle qu'il venait de faire causa au capitaine, fut malheureusement interrompu par la question d'un des convives, qui demanda de quoi on parlait. « Oh! on parlait d'une place à donner, ou de quelque économie mal entendue, » répondit ce fidèle défenseur des revenus publics. Le questionneur curieux s'adressa alors

à sir James, qui entreprit aussitôt de lui expliquer ce qu'il désirait savoir; mais il se perdit bientôt dans ces phrases : « L'égalité des devoirs, — le revenu augmenté par sa diminution, — l'esprit d'innovation, véritable source de l'influence de la couronne, etc., etc. » Et quand une plus grande quantité de cuillerées de soupe fut devenue insuffisante pour remplir les intervalles de ses idées, et justement au moment où lady Mathilde, en jetant à la dérobée un regard sur lord Ormsby, venait de s'apercevoir, aux mouvemens de ses lèvres, qu'il était très-disposé à s'en moquer; le Baronnet se trouva fort heureusement tiré de ce mauvais pas par un des convives assis

en face de lui. Cet homme avait renoncé aux affaires, pour jouir en paix des fruits d'une vie politique longtemps active, et n'était jamais pressé d'entamer une discussion inutile : il eut le bon esprit de prononcer ces mots : « Sir James, un verre de vin ! » qui détournèrent la conversation.

La vérité me force à convenir que la réunion, dont je viens de parler si en détail, fut critiquée par une grande partie de ceux qui avaient été invités à s'y joindre. C'est au lecteur à juger si j'en ai donné, par mon récit, des raisons suffisantes. Peut-être aurais-je pu expliquer pourquoi ceux qui rencontrèrent lord Ormsby, et qui ne l'avaient

pas vu depuis son retour, décidèrent qu'il n'était pas à beaucoup près si agréable que l'était autrefois Auguste Arlingford ; je dois avouer aussi que, par une cause que j'ignore, l'*artiste cuisinier* de lord Eatington ne soutint pas ce jour-là sa réputation ordinaire : ce qui peut-être fut la cause du silence et de la tristesse de ces êtres superficiels, qui ne sont gais et aimables que lorsqu'ils ont été complètement rassasiés. Mais il est certain qu'immédiatement après le café, la société se sépara, ne se trouvant satisfaite ni de corps ni d'esprit.

CHAPITRE II.

« Noja più un miglio in dietro che dieci in avanti (*) », est un proverbe italien, dont l'application paraît aussi juste, lorsqu'il s'agit du mouvement rétrograde de l'esprit, à propos d'un livre, que de celui du corps dans une voiture. Ceci une

(*) Un mille en arrière ennuie plus que dix milles en avant.

fois admis, je suis cependant obligé d'arrêter un peu les progrès de mon récit, et de revenir sur mes pas, afin d'éclaircir deux ou trois événemens qui seront nécessaires à mon lecteur, pour arriver facilement au bout de son voyage. Je lui promets que, s'il veut bien m'accorder un peu de patience, je ne m'arrêterai pas inutilement en chemin, et qu'autant que possible, je ne ferai que « *reculer pour mieux sauter.* »

Lady Mathilde Delaval, que nous venons de présenter, dans le chapitre précédent, comme l'épouse de sir James Dornton, était une fille unique, laissée, par la mort de son père et de sa mère, sous la tutelle absolue de son oncle, qui avait suc-

cédé à son frère dans le comté de Wakefield, et dans les superbes domaines de Delaval Park. Celui auquel l'éducation de cette fille charmante et sans appui fut ainsi confiée, avait passé la moitié de sa vie dans les plaisirs et dans une extrême dissipation, et paraissait disposé à en consacrer exclusivement le reste aux travaux de l'ambition et de la politique. Il avait réussi à détruire la meilleure santé possible par les folies de sa jeunesse, lorsque le changement que la mort de son frère produisit dans sa situation le mit à même, dans un âge plus avancé, de dissiper une fortune immense, en ne se refusant rien de ce qui pouvait lui plaire; et, à l'époque où Mathilde atteignit sa

dix-huitième année, son tuteur avait déjà un pied dans la tombe (car la goutte, suite des erreurs de sa première jeunesse, menaçait sans cesse son existence), et était décoré de l'ordre brillant de la Jarretière, récompense qu'on avait accordée à sa vieillesse.

Le père de Mathilde avait presque toujours vécu hors de son pays avant son mariage ; on avait peu entendu parler de sa mère, et son oncle n'en disait jamais rien. On croyait, dans la famille, qu'elle était étrangère, et d'une naissance illustre : et cette supposition paraissait confirmée, en quelque sorte, par le caractère particulier de la beauté de Mathilde ; car elle offrait la réunion bien rare de ces

traits caractéristiques, que nous sommes accoutumés à appeler *nationaux;* un teint d'une délicatesse tout-à-fait *insulaire*, un visage ombragé par des boucles de cheveux du plus beau noir, des yeux d'une vivacité italienne, qui n'était adoucie que lorsque les tendres sentimens, qui remplissaient souvent le cœur le plus sensible, lui faisaient verser des larmes. Il suffisait de la regarder un moment, et de remarquer cet air indéfinissable, dont nous sentons tous l'effet sans pouvoir lui donner un nom, pour être convaincu qu'elle n'était pas le fruit d'une mésalliance. Je crois que nous sommes portés à considérer ce que les Français appellent l'*air noble*, comme insé-

parable d'une haute naissance ; et nous conservons involontairement cette opinion, malgré les nombreuses exceptions que nous rencontrons tous les jours (*) ; mais il est certain que, bien que cet avantage manque quelquefois à ceux qui sont nés dans le plus haut rang, on ne le remarque presque jamais dans ceux qui ne sont pas issus d'un sang noble, et il est certain aussi que jamais on n'en eut une preuve plus évidente, qu'en regardant lady Mathilde Delaval.

Les personnes, qui la voyaient ra-

(*) On a cru pouvoir supprimer ici quelques plaisanteries qui ne plairaient pas en France. (*Note du Traducteur.*)

rement, ne pouvaient être frappées des désavantages que lui donnait sa situation, et ne parlaient que de ses talens et de sa bonté, car elle surpassait tous ses maîtres dans les arts d'agrémens, et elle avait toujours la main ouverte pour soulager les misérables.

Lady Mathilde n'avait pas de mère, dont les soins attentifs et vigilans eussent cherché à détruire les germes de l'erreur dans son cœur innocent, et lui eussent appris, dès sa première jeunesse, à modérer l'ardeur de ses sentimens par la solidité de ses principes. Elle n'avait jamais eu sous les yeux cette image journalière du bonheur domestique, qui lui aurait montré ce que le pouvoir inévi-

table de l'habitude eut encore développé en elle; c'est que la véritable sphère d'une femme est dans l'intérieur de sa famille. Parmi les nombreuses gouvernantes que lord Wakefield avait choisies pour elle, il tenait seulement à ce qu'elles sussent leur métier, et à ce qu'elles ne fussent ni communes ni repoussantes; et, lorsqu'il se retira à sa campagne, après que Mathilde fut sortie de l'enfance, elle se trouva constamment entourée d'une admiration frivole, et gâtée par la flatterie la plus habituelle.

Il vint cependant un moment où un avenir plus heureux sembla se présenter pour elle. Ormsby-Castle était dans le voisinage immédiat de

Delaval-park ; et lady Ormsby, qui habitait cette terre pendant la minorité de ses fils, était une des femmes les plus accomplies qui eussent jamais existé. Ses paroles douces et affectueuses ne pouvaient rien apprendre que de bon à Mathilde, et la société de sa fille Émilie était, pour elle, aussi utile qu'agréable. Ce fut dans ce château, pendant les visites que les fils de lady Ormsby venaient faire de temps en temps à leur mère, que notre héroïne et Auguste Arlingford commencèrent à se connaître ; on croira facilement que cette réunion fut, pour Mathilde, une des plus douces conséquences de son intimité avec la famille, mais on pourrait aussi être en droit de dou-

ter si ce fut un bonheur pour elle.

Quoi qu'il en puisse être, lord Wakefield, qui n'avait jamais été soupçonné de négliger ses propres intérêts, ni ceux des personnes avec lesquelles il avait quelques relations, remarqua le progrès de cet attachement, et ne parut pas le désapprouver. Il ne fut pas seulement porté à cette conduite, parce qu'il savait qu'Auguste était possesseur d'une petite propriété collatérale, qui lui revenait comme second fils, mais parce qu'il paraissait probable, d'après l'état de la santé de son frère aîné, alors lord Ormsby, que le mariage d'Auguste et de Mathilde opérerait la réunion si désirable des propriétés contiguës de Delaval et d'Ormsby : car, ce frère

aîné, après avoir été un enfant très-délicat, était devenu un homme maladif, aussi faible d'esprit que de corps; ce qui, joint à son extrême timidité, et à son éloignement pour le monde, rendait très-peu probable qu'il se mariât jamais.

Il passait sa vie dans une société de femmes fort légères (la seule qui parut lui convenir), et qui avaient moins de timidité et plus d'adresse que lui; de sorte qu'il finit par unir légitimement son sort à celui d'une personne qu'on avait été loin de soupçonner d'aspirer à un tel honneur, et passa un acte qui, semblable à presque tous ceux qu'on dresse pour la séparation des terres limitrophes, ne répondait pas aux prétentions du

nouveau propriétaire. L'effet immédiat de toutes ces circonstances fut que les dispositions favorables de lord Wakefield, envers notre héros, changèrent totalement. Sa seigneurie avait eu d'abord quelque répugnance à se lier avec cette famille, pour des différences d'opinions politiques; et ce nouvel événement dérangea beaucoup les espérances du plus jeune frère pour son avenir. Lord Wakefield ne prévoyant pas ce qui arriva par la suite, c'est que le nouvel époux mourrait, au bout de deux ans, sans avoir eu d'enfans; il résolut donc de rompre toutes les relations qui existaient entre Mathilde et celui qu'elle aimait.

A cette époque, les embarras pécu-

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY

niaires d'Auguste (qui n'avait en partage que la fortune modique d'un second frère, c'est-à-dire, trop pour une profession, et pas assez pour l'indépendance), vinrent encore affermir lord Wakefield dans ses projets : car un séjour sur le Continent devenait indispensable à Mr. Arlingford, pour arranger ses affaires; et il quitta l'Angleterre, après avoir fait les plus tendres adieux à Mathilde, près de la porte de Delaval-Park, comme nous l'avons déjà dit.

Il est nécessaire, pour expliquer ce qui arriva par la suite, de prévenir le lecteur que, bien que lord Wakefield fut un politique adroit (si ce terme peut faire entendre que l'égoïsme était le principal mobile de

*

sa conduite), cependant il n'avait pas du tout réussi à s'enrichir; il était aussi prodigue, quand il s'agissait de ses propres affaires, que quand il était question de celles de la nation. Il avait été obligé de payer deux fois inutilement, tout l'argent nécessaire pour faire représenter sir Simon Tooley au parlement, comme candidat, parce qu'il n'avait aucun parent à mettre sur les rangs.

Il vint donc un temps où il se trouva à court d'argent; car il souffrait cruellement chez lui des déficits survenus dans ses terres, quoiqu'il parlât souvent, pendant des heures entières, à la chambre des Pairs, pour prouver qu'ils n'existaient pas.

Il avait accumulé les hypothèques,

les obligations et les annuités ; et il arriva qu'un des agioteurs que, dans sa profusion universelle, il avait le plus contribué à enrichir, recueillit aussi les fruits de son extravagance particulière : c'était un de ces lords de création nouvelle, qui, dans cette révolution de la propriété, produite entièrement par les anti-révolutionnaires, sont devenus les principaux chefs du nouveau parti. Il en résulta que, lorsque le vieux Smithson mourut, laissant toutes ses richesses et tous ses droits à son neveu sir James Dornton, auquel il avait facilement procuré d'avance une Baronnie, ce fut presque avec désespoir que lord Wakefield engagea sir James à venir s'arranger avec lui.

Quel fut donc son bonheur, quand il s'aperçut que le Baronnet regardait sa nièce d'un œil favorable ! il entendit bientôt sir James confirmer sa conjecture de sa propre bouche; car les hommes d'affaires sont toujours pressés d'en venir à une conclusion. Ses relations avec lui étaient aussi de la plus grande importance pour sir James; et la beauté ne lui était pas non plus indifférente : (en effet, quel est l'homme, auquel elle le soit entièrement?) Lord Wakefield voyait renaître l'espérance de sortir d'embarras, si son unique créancier épousait l'héritière de la portion de sa propriété qui était substituée. Il se détermina donc, avec cette persévérance inflexible, qu'il mettait à tout

ce qui concernait ses intérêts, à n'avoir pas un moment de repos, jusqu'à ce qu'il eût réussi dans son projet.

En général, cette union paraissait peu désirable. Sir James, sous plus d'un rapport, n'était pas fait pour gagner le cœur d'une femme ; il avait tous les sentimens intéressés d'un nouveau *riche*, sans l'habileté qui l'aurait rendu capable de faire lui-même sa fortune. Mais, comme nous l'avons déjà dit, il était plus supportable lorsqu'il ne se mettait pas trop en avant, et la présence d'un homme qui lui inspirait tant de craintes, le rendait beaucoup moins désagréable qu'il ne l'était partout ailleurs. Lord Wakefield aussi était trop judicieux, lorsqu'il s'agissait de ses intérêts,

pour lui permettre de plaider sa propre cause; mais, quand sa seigneurie elle-même, prenant l'air le plus important, commença à faire cette proposition à sa nièce, la manière dont elle la reçut ne lui fut rien moins que favorable, bien qu'il évitât soigneusement de faire aucune allusion à son premier attachement pour Mr. Arlingford, dont il avait caché aussi, avec non moins de soin, la connaissance à sir James; cependant, il fut évident qu'à moins que quelque changement marquant n'arrivât dans les sentimens de Mathilde pour lui, il était impossible que son plan réussît. Le premier pas, qui conduisit à ce changement, se fit peu après, quoique d'une manière dé-

tournée et assez extraordinaire. Le lecteur jugera lui-même si ce fut accidentellement, ou à l'instigation de lord Wakefield.

A cette époque, une partie de la communauté, surnommée *ultra-loyale*, ou *ultra-religieuse*, décida qu'elle établirait mieux les titres qu'elle s'était créés à elle-même, en souillant les matinées du dimanche, par la plus infâme publication (*) qui ait jamais déshonoré la presse. Des pères de famille, qui auraient cru l'esprit de leurs filles perverti, si elles avaient entendu, par hasard au

---

(*) L'auteur veut parler ici d'une feuille périodique, qui parait à Londres tous les Dimanches. (*Note du Traducteur.*)

théâtre, une expression grossière de Shakspeare, mettaient entre leurs mains un journal rempli des allusions les plus indécentes, et des *sous-entendus* les plus légèrement voilés; croyant les préparer à remplir les devoirs de cette religion, qui doit nous éloigner de l'envie, de la malice et de la haine, en leur procurant la jouissance de voir répandre, sur leurs voisins, les calomnies les plus outrageantes, détournant leurs pensées des choses du monde, mais leur permettant de violer l'asile sacré des tombeaux par de perfides insinuations. Ce fut dans ce registre des événemens passés, qui parut alors écrit du style le plus commun et le plus licencieux, qu'on lut

le récit mensonger d'une intrigue galante entre Auguste Arlingford et une femme très-distinguée, qui habitait Rome, et qu'il suffisait de voir pour l'admirer. Ces calomnies pouvaient rester sans effet, car il était bien connu que les rédacteurs du journal en question cherchaient, de gaieté de cœur, à diffamer et à ridiculiser tous ceux contre lesquels ils conservaient quelques préventions soit pour une raison, soit pour une autre; mais l'effet que ces paragraphes produisirent à Delaval-Park, prouva qu'ils n'avaient pas été écrits sans dessein. L'arrivée de ce journal favori, que la distance empêchait de parvenir exactement le dimanche, comme à Londres, était toujours un

événement pour plusieurs des hôtes de lord Wakefield. Les esprits faibles, comme les estomacs délabrés, ont besoin d'être souvent excités; et ce morceau de littérature, fortement assaisonné, était toujours dévoré avec le plus grand appétit. Il arriva aussi que le passage, dans lequel se trouvait le nom de Mr. Arlingford, bien qu'on ne s'adressât pas directement à Lady Mathilde lorsqu'on le lisait, était toujours le sujet de la conversation, quand elle était à portée de l'entendre; et on se trouvait naturellement conduit, par là, à se rappeler les faiblesses passées d'Auguste, dont malheureusement quelques-unes n'étaient que trop vraies, jusqu'à ce qu'enfin Mathilde commençât sérieu-

sement à croire qu'il était un monstre d'inconstance, et qu'il l'avait oubliée maintenant, comme il en avait autrefois oublié tant d'autres.

Lord Wakefield avait alors l'avantage d'être toujours secondé par un auxiliaire très-utile, par mistriss Méchlin, femme intrigante et encore galante quoiqu'elle ne fût plus jeune, et qui possédait, plus que tout le reste de son sexe, l'art de faire ressortir le plus mauvais côté des choses. Elle était la seule des personnes que lord Wakefield recevait, avec laquelle Mathilde vécut intimement, car il était impossible à ceux qui l'avaient vue long-temps de suite, de résister aux charmes de sa conversation. Son expérience, sa connais-

sance du monde et son goût parfait lui donnèrent beaucoup d'influence sur sa jeune amie, qui n'avait aucune expérience. Tous ces moyens furent employés à la faire consentir au mariage projeté entre elle et sir James ; car cette union devant procurer à lady Mathilde une grande existence, elle se flattait qu'elle s'assurait ainsi à elle-même, l'asile le plus charmant et le plus désirable pour ses vieux jours.

Toutes ces causes réunies eurent sur lady Mathilde un effet insensible mais inévitable, et elle fut enfin amenée à penser qu'elle aurait tort de rejetter si dédaigneusement ce qui paraissait si convenable à tous ceux qui l'entouraient. On doit se rappeler qu'on lui

avait toujours appris à considérer le mariage uniquement comme une espèce de dénouement, comme un établissement pour la vie, dont les devoirs étaient faciles et les avantages certains. Il est vrai qu'elle avait aimé Auguste Arlingford avec toute l'ardeur de la jeunesse, mais aussi avec toute l'étourderie et toute l'inconséquence de son âge. Elle admirait alors sa belle et noble figure, riait de ses bons mots, pleurait quand il la quittait, et était ravie de son retour; mais ils s'étaient séparés au moment même où le projet de leur union future avait été positivement discuté entre eux, et elle voyait maintenant qu'il était impossible. On ne doit donc pas s'étonner que,

menacée et caressée alternativement par son tuteur, sollicitée avec adresse par son unique amie, abandonnée, selon toute apparence, par son amant, et (ce qui peut-être produisait le plus d'effet sur elle) très-peu tourmentée par la présence de son prétendu, elle consentit enfin à donner sa main à sir James Dornton.

Si, parmi ceux qui ont parcouru la route fatigante du grand monde, il se rencontre quelques personnes qui trouvent la situation ou la conduite de notre héroïne, forcée ou peu naturelle; qu'elles réfléchissent un moment, et me disent (tout en convenant que la combinaison des circonstances peut avoir été différente) si les causes, qui nous ont fait par-

venir à l'événement que nous venons de rapporter, ne se sont jamais rencontrées dans la vie de quelques-unes des femmes de leur connaissance.

A la vérité, le sort de ceux qui se pressent en foule pour se faire placer sur la liste matrimoniale, lorsque les jeunes filles paraissent dans le monde, au retour du printemps, pour disparaître à l'automne, peut quelquefois sembler bien dur. Il est également certain que les mères, qui cherchent ainsi, chaque année, à échanger la beauté, les grâces et les agrémens de leurs filles, contre un établissement et une situation stable, et qui refusent ceux qui ne peuvent leur donner d'autre sécurité que la

promesse si incertaïne de l'*amour dans une chaumière*, ne doivent pas paraître tout-à-fait déraisonnables : chacun doit céder un peu de part et d'autre. Les jeunes gens pourraient se plaindre, à leur tour, de la manière dont on se conduit à leur égard, et d'être traités avec trop de rigueur; car le témoignage favorable d'une certaine coterie étant nécessaire à la réputation d'une beauté nouvelle, qui veut être à la mode, les mères elles-mêmes apprennent à leurs filles à avoir du goût pour les *Détrimentals* (*);

(*) *Détrimentals*, mot nouveau qui vient de *Détriment*, inventé pour désigner ceux qui veulent éclipser les autres par leur exactitude à suivre les modes les plus outrées, et le soin qu'ils prennent de se faire remarquer.

(*Note du Traducteur.*)

et elles leur enseignent ainsi à mettre trop de prix à ces qualités agréables mais frivoles, qui ne seront d'aucune importance pour elles, dans toute la suite de leur vie.

Les jeunes gens vraiment distingués, qui sont l'objet des recherches habituelles de ces mères intrigantes, ont souvent un juste sujet de se plaindre; car telle est l'impatience et la précipitation de ces matrones, que lorsqu'ils ont dansé une demi-douzaine de fois avec une jeune personne, et ont admiré la manière remarquable, dont elle s'est acquittée des figures de la contredanse dans une salle de bal, elles s'attendent qu'ils ne seront pas moins satisfaits, en proportion des avantages qu'elles pourront leur

faire espérer dans les labyrinthes plus tortueux du mariage ; en conséquence, on leur demande positivement si leurs intentions sont sérieuses, pendant qu'ils sont encore occupés de la manière dont ils tourneront leurs premiers complimens.

Il est véritablement singulier que des unions, contractées sous de tels auspices, s'accomplissent si souvent, à la satisfaction mutuelle des deux parties contractantes ; peut-être serait-il possible de donner une solution plausible de cette difficulté. Mais j'ai déjà violé l'engagement que j'avais pris avec mon lecteur de ne pas m'arrêter à des digressions ; je dois donc me hâter de reprendre la suite de mon récit.

Le jour de ce mariage fut un beau

jour pour lord Wakefield. Sir James, en considération de la grande fortune que Mathilde lui apportait, et de la portion de la propriété de son oncle, qui devait lui revenir à sa mort, avait annullé toutes les obligations pécuniaires qui existaient entre eux; et quand lord Wakefield quitta la société qu'il avait rassemblée pour la cérémonie du mariage, pendant laquelle (en honneur de cette occasion) il s'était écarté des habitudes de tempérance, qu'il se trouvait maintenant réduit à adopter; un nouvel avenir d'ambition semblait s'ouvrir pour lui; car il venait de rentrer en possession de toutes ses ressources financières. Deux heures seulement s'étaient écoulées, depuis

que ces charmantes visions berçaient son imagination, lorsque la société, qui était encore réunie au rez-de-chaussée, fut alarmée en entendant sonner fortement dans son appartement : on le trouva souffrant des douleurs atroces, et ayant la goutte dans l'estomac; accident dont la violence augmenta à chaque instant, malgré l'habileté du médecin. Sur la table, auprès de laquelle il se trouvait, était un papier écrit de sa main, et qui parut assez important pour être examiné. C'était une lettre qui n'avait pas été achevée, et qui était adressée au Ministre; elle commençait ainsi :

« MON CHER LORD,

» Ayant appris de bonne source » que l'état précaire de la santé du

» pauvre lord Snugborough rend » sa vie très-...» il aurait sans-doute ajouté « incertaine » avec toute la confiance présomptueuse des faibles mortels ; mais c'était une phrase qu'il était destiné à ne jamais finir. Le même courier, qui devait porter au Ministre l'expression de ses espérances, comme survivant, lui apprit que ses propres dignités étaient à sa disposition, et pourraient êtres réservées à quelque postulant qui en serait également avide ; et le pauvre lord Snugborough continua à rester en possession de plusieurs titres et de plusieurs émolumens qu'il avait bien gagnés.

Quoique son oncle n'eût jamais été très-bon pour elle, la perte sou-

daine de son plus proche parent causa un grand chagrin au cœur sensible de Mathilde. Quant à sir James, il exhala la douleur qu'il ressentait de se trouver possesseur de trente mille livres sterling de plus, en annonçant cet événement à toutes les personnes de sa connaissance, sur un papier bordé d'une très-large raie noire

L'effet principal, que produisit ce changement dans leur situation, fut que les nouveaux époux se virent beaucoup moins qu'ils ne l'auraient fait sans cet événement. Pendant leur séjour à Delaval, lady Mathilde était habituellement occupée de détails de charité, pour le soulagement de ceux qui dépendaient maintenant de sa bonté. Sir James, de son côté,

formait mille plans ingénieux pour améliorer sa propriété, et rendre ses revenus plus considérables.

Enfin, ils revinrent à la ville, au commencement de l'année. Sir James fut présenté à son Souverain, avec des pleureuses et plusieurs insignes des ordres qu'avait portés feu lord Wakefield ; il fut reçu par lui avec cette grâce et cette bonté si bien connues, qui sont sincères, lorsque l'illustre personnage qu'on présente est fait pour plaire ; mais purement de politesse, lorsqu'elles sont prodiguées à un homme semblable à sir James Dornton.

Depuis cette époque, sir James fut exact à remplir ses devoirs au Parlement, c'est à-dire, à dormir,

chaque soir, pendant six heures, à la Chambre, jusqu'au moment où il avait à voter sur des questions qu'il n'aurait pas comprises, s'il les avait entendu discuter; tandis que lady Mathilde, dont la figure et la tournure commandaient l'admiration universelle, et dont les manières nobles inspiraient généralement le respect, était l'idole du jour, le modèle des femmes à la mode, l'objet de l'admiration de tous les connaisseurs.

CHAPITRE III.

La soirée était si belle, qu'en sortant du dîner de lord Eatington, lord Ormsby éprouva la plus rare de toutes les tentations qu'on puisse avoir en Angleterre, celle d'errer pendant quelque temps dans les rues : il y restait, plongé dans ses réflexions, lorsque sa promenade solitaire fut ralentie un instant, par un brillant équipage qui, après avoir passé ra-

pidement devant plusieurs portes, s'arrêta, tout d'un coup avec fracas, devant celle d'une superbe maison, au moment où il y arrivait lui-même. Le trottoir fut immédiatement occupé par les deux domestiques qui procédèrent, avec beaucoup de bruit et d'importance, à la cérémonie d'ouvrir la portière. Il s'arrêta involontairement, pendant que tout cela se passait; et tandis qu'il était caché par cette obscurité, que l'économie du gaz procure à cinq maisons sur six, il crut reconnaître, à la lueur de la lumière qui sortait de la porte ouverte, la figure d'une femme dont les traits lui étaient trop bien connus. C'était, en effet, lady Mathilde Dornton, qui retournait chez elle, après

avoir déposé sir James à Boodle. Il crut s'apercevoir, qu'avant de s'exposer à la clarté des lanternes, elle avait porté vivement sa main à son visage pour essuyer une larme prête à couler de ses yeux. Il cherchait à se persuader que c'était une erreur, quand il l'entendit répondre à un domestique, qui lui demandait ses ordres pour la voiture, d'une voix qui paraissait évidemment altérée par une pénible émotion, et qui retentit jusqu'au fond de son cœur : « Je n'en ai plus besoin ce soir. » Elle n'est donc pas heureuse ! fut le soupçon qui vint s'emparer de son esprit ; et quoiqu'il eût donné le monde entier pour que le bonheur de Mathilde fût certain, on ne peut se dissimuler que cette

nouvelle manière d'envisager les choses lui fit voir, d'un œil beaucoup moins prévenu, tous les avantages dont elle était environnée. Comme il continuait à errer ainsi sans but, l'idée que sa tristesse pouvait venir de ce qu'elle l'avait revu ce soir même, se présenta souvent à son imagination; mais il la rejeta aussitôt, comme une pensée que la vanité la moins fondée pouvait seule lui avoir inspirée, et que la conduite passée de Mathilde ne pouvait autoriser en aucune manière. Le résultat de toutes ces rêveries contradictoires fut que, lorsqu'enfin il se retrouva chez lui, il donna des ordres pour que sa voiture de voyage fût prête le lendemain matin, et le conduisît à Ormsby-Castle.

Quand Mathilde eut congédié ses gens, elle monta dans son boudoir. Parmi les nombreux raffinemens inventés par le luxe, et qui ont été le produit de tant de siècles successifs de civilisation, rien, sans doute, n'est comparable au boudoir d'une jolie femme. L'ostentation extérieure d'une superbe habitation, et la magnificence de la table la plus recherchée ne sont rien, lorsqu'on les compare à cette réunion de choses charmantes qu'on y trouve rassemblées, et qui semblent participer de la délicatesse et des agrémens de la divinité qui l'habite; la retraite et la solitude ajoutent encore à la valeur des objets de luxe dont il est rempli. Celui de Mathilde était le plus parfait modèle en

ce genre. Il est vrai qu'il est quelquefois difficile de pénétrer jusqu'au fond de cet asile vraiment magique qu'on peut comparer à celui de la belle Rosamonde ; mais les chemins qui y conduisent, ne sont encombrés que par une multitude de charmantes inutilités, et par une espèce de confusion organisée, qui règne de tous côtés. La toilette était couverte d'un grand nombre de cassettes, dans lesquelles les mines de Golconde semblaient entassées, et de boîtes brillantes qui renfermaient les parfums de l'Arabie ; on voyait, épars çà et là, toutes les choses nécessaires à la musique et au dessin, les articles de mode encore plus nombreux, appelés objets de fantaisie, et

qui sont les fruits des inventions frivoles de tous les pays, depuis la Chine jusqu'à la Tamise; les glaces qui séparaient les murs avaient le mérite de multiplier, pendant un moment, une figure qui, sans cela, aurait été unique; et le choix judicieux des livres, qui remplissaient quelques tablettes, prouvait que la culture de l'esprit était là un objet au moins aussi important que l'ornement de la personne.

Quand Mathilde entra dans ce charmant asile, on aurait cru voir en elle le génie du goût venant visiter son temple favori. Son retour avait été attendu avec impatience par sa jeune femme-de-chambre française, mademoiselle Félicie.

Le fait est que cette soirée était destinée depuis long-temps, et avait enfin été choisie pour ces réunions extraordinaires qui ont souvent lieu, lorsque la saison de Londres est près de finir, et qu'on n'a pas de temps à perdre pour s'amuser; je veux parler d'un bal costumé. L'habillement de Mathilde devait être à-la-fois brillant, agréable et nouveau. Il avait été choisi par elle, avec toute la supériorité de son goût, et avait été exécuté par sa femme-de-chambre parisienne, dont le talent, en ce genre, était sans égal. Félicie admirait son propre ouvrage depuis quelques instans, et tenait entre ses mains, d'un air de triomphe, une paire des plus jolis petits souliers du monde,

et auprès desquels la pantouffle de Cendrillon aurait pu paraître grossière. Comme Mathilde devait avoir un costume de caractère, on l'avait fait venir exprès de Paris, et il était arrivé, comme par miracle, avant que le bal fût commencé. La petite Française, entraînée par l'amour de son pays, commençait à s'étendre avec une grande volubilité sur l'exactitude remarquable de ses compatriotes, quand elle fut frappée, comme par un coup de foudre, de la déclaration soudaine que lui fit sa maîtresse, qu'elle ne sortirait pas de la soirée. Tâchant de se remettre par degrés du coup qu'elle venait de recevoir, elle s'écria : « Mais milady est donc malade? » appuyant, avec une emphase

théâtrale, sur le mot *donc*, qu'elle prononça en français, et qui exprime la découverte soudaine qu'on vient de faire de l'explication peu satisfaisante d'une chose qui, sans cela, paraîtrait inintelligible. « Non, je suis assez bien, dit lady Mathilde; laissez-moi, laissez-moi seule. » Jamais le docteur Willis n'a indiqué, par un signe de tête plus expressif, ce qu'il pensait de la nature de la maladie d'un patient, que celui que fit Félicie, lorsqu'elle quitta le boudoir pour obéir aux ordres de sa maîtresse.

« Seule! oui, je suis seule! seule dans le monde! pensa Mathilde, en s'asséyant devant sa toilette, passant ses doigts délicats dans sa belle che-

velure, et changeant presque machinalement de place tout ce qui se trouvait rangé avec tant de soin (conduite qui aurait sans doute confirmé l'opinion de Félicie); tandis que, posant ses deux mains sur ses yeux fermés, elle semblait chercher à repousser toute consolation extérieure. Ses pensées errantes se reportaient tristement sur les temps passés, sur ce qu'elle était, sur ce qu'elle aurait pu être; la triste conviction que toutes les espérances de bonheur, qu'elle avait conçues dans sa première jeunesse, s'étaient évanouies près de l'autel où elles auraient dû se réaliser, oppressa plus péniblement son cœur qu'elle ne l'avait encore fait, et elle sentit que, puisque son esprit était

plus abattu, et son cœur plus serré depuis qu'elle l'avait revu, il fallait qu'elle éprouvât encore pour lui, une affection qui aurait dû jadis prévenir en elle un autre choix. Dans le tourbillon du monde, un bourdonnement universel d'admiration la suivait dès qu'elle faisait un mouvement; mais, dans son intérieur, ses talens étaient inutiles, ses charmes oubliés. Rentrée chez elle, les joyeux écarts de sa vive imagination étaient arrêtés, parce qu'il n'y avait là personne qui pût les comprendre; et elle ne pouvait se livrer à la sensibilité de son tendre cœur, puisqu'elle ne trouvait autour d'elle aucune sympathie.

Tandis que, troublée par ces réflexions, elle relevait sa tête et lais-

sait retomber ses mains, le premier objet qui fixa ses regards, fut son brillant écrin, qui était ouvert, et dont tous les bijoux étaient étalés devant elle. « Vous ne pouvez pas m'entendre, s'écria-t-elle, je ne puis vous confier mes sentimens. Cependant c'est à vous, ou à quelqu'un qui peut aussi peu me comprendre, qui a la même froideur et un luxe aussi inutile que celui que vous déployez, que mon sort est uni à jamais ! » L'expression méprisante de son regard changea tout à coup, lorsqu'au milieu de ces riches ornemens, elle aperçut un bijou d'une simplicité extrême : c'était un petit collier qui avait appartenu autrefois à Émilie Arlingford. Ce présent lui avait été fait par son amie, tandis

qu'elles étaient encore toutes deux dans leur première jeunesse, et après qu'une douce intimité eut succédé aux politesses d'usage entre voisines. Ce collier contenait les cheveux de son amie et ceux de son frère Auguste. Dans un moment de gaieté, Émilie l'avait ôté de son cou avec une joie enfantine, pour en entourer celui de Mathilde. Depuis long-temps Mathilde ne l'avait pas vu, car Félicie pensait qu'il n'était digne, en aucune manière, de la personne qui le possédait, et le cachait habituellement sous les ornemens plus brillans qui l'entouraient. Mais, dans ce moment, Mathilde le saisit avec empressement, car il lui rappela, avec une nouvelle vivacité le jour où

il lui avait été donné. Elle ne le porta pas à ses lèvres, une sorte de délicatesse l'en empêcha ; mais ses yeux continuèrent à s'y fixer, comme par enchantement ; et faisant un très-grand effort sur elle-même, elle finit par se convaincre que rien ne pouvait être plus déplacé, et moins convenable, que de se laisser dominer ainsi par ses impressions et par ses sentimens. Elle se demanda courageusement pourquoi, dans cette soirée, ses chagrins habituels lui avaient paru plus difficiles à supporter, qu'à l'ordinaire ; et la réponse ne fut rien moins que satisfaisante pour sa conscience. « Non, » pensa-t-elle : « ce n'est pas en me livrant à de tendres souvenirs du passé, ou à de vains regrets sur

mon sort actuel, que je puis me flatter de trouver assez de force pour remplir les pénibles devoirs que je me suis imposés. Ma meilleure espérance est dans une patience à toute épreuve; ma sauve-garde n'est que dans une indifférence universelle.» Alors employant tout le courage dont elle était douée, elle tâcha de reprendre cette apparence de tranquillité et d'indifférence, à laquelle elle s'était accoutumée depuis son mariage, excepté quand la distraction, causée par le grand monde, lui avait procuré quelques momens fugitifs de gaieté.

A peine ce changement salutaire s'était-il effectué, qu'un grand coup, frappé à la porte de la rue, annonça le

retour de sir James, qui fut bientôt confirmé par le craquement de ses souliers sur l'escalier. Sir James était précisément de ces sortes de gens, qui, pour se donner de l'importance, ont l'habitude de faire craquer leurs souliers. Comme nous sommes tous sujets à l'erreur, je ne voudrais pas juger trop sévèrement un forfait de cette importance; mais les agens de police, les plus polis de l'Angleterre, n'auraient pu s'empêcher de regarder sir James comme convaincu de ce *crime*.

Tirée de sa rêverie par ces sons peu flatteurs, et ayant de nouveau appelé sa femme-de-chambre, Mathilde tacha de se calmer assez pour qu'elle ne s'aperçut de rien, et eut

sans doute beaucoup de peine à y parvenir, si nous réfléchissons au trouble et à l'agitation auxquels elle était en proie peu d'instans auparavant.

CHAPITRE IV.

Lorsque Mathilde entra, le lendemain matin, dans la salle où l'on déjeunait, elle trouva sir James déjà à table ; d'après l'air important, dont il se balançait sur sa chaise, il était évident qu'il avait à faire une proposition, à laquelle il attachait une grande importance. Quand il se trouvait dans une semblable situation, il avait l'habitude d'intervertir l'ordre de son

discours et d'employer une rare confusion d'expressions : il entassait avec emphase une foule de raisons sans réplique, auxquelles personne ne pouvait rien comprendre, jusqu'à ce qu'il fût enfin parvenu à la conclusion d'une phrase qui paraissait interminable. Mathilde, dans cette occasion, resta en suspens encore plus long-temps qu'à l'ordinaire, car les mots de sir James étaient continuellement arrêtés, sur le bord de ses lèvres, par les différens morceaux qu'il introduisait dans sa bouche.

« J'ai pensé, dit-il, que nous ne devions pas quitter Londres avant une quinzaine de jours, et qu'on fait toujours bien d'être poli pour ses voisins de campagne. C'est le devoir des

grands propriétaires, et j'ai mauvaise opinion de la politique d'un homme, surtout à présent que nous avons, par notre fermeté, renversé les radicaux. — Ce café a aussi peu de goût que celui de Hunt. — L'opposition est tout-à-fait méprisable. — Un peu de beurre, s'il vous plait. — Enfin, je crois que nous pouvons bien prier lord Ormsby à dîner. » A cette conclusion, Mathilde s'écria involontairement : « Oh non pas du tout ! cela n'est pas nécessaire. » Sir James la regarda pendant un moment, évidemment surpris de la vivacité de son objection. « Il est très-singulier, dit-il, qu'aussitôt que je désire quelque chose, ce soit une raison pour que vous vous y opposiez.

Je vous ai trouvée hier très-peu obligeante pour lui; mais rappelez-vous, lady Mathilde, que, *qui m'aime, aime mon chien.*» Il y avait quelque chose de si plaisant dans l'application de ces paroles, qui paraissaient lui imposer l'obligation d'aimer lord Ormsby pour l'amour de sir James, que, toujours disposée à saisir le ridicule, bien que ce sujet ne fût rien moins que plaisant pour elle, Mathilde eut de la peine à s'empêcher de rire, et elle lui répondit seulement qu'elle croyait qu'il n'avait jamais vu lord Ormsby avant le soir précédent; mais il répliqua qu'il lui plaisait, qu'il revenait de ses voyages en pays étranger, et pouvait par conséquent lui apprendre beaucoup de choses qu'il

désirait savoir. « Je lui ai demandé, après-dîner, si les ressorts de sa voiture avaient été ficelés, si on avait de bon vin de Bordeaux en Italie; et j'ai vu, d'après ses réponses, que c'était un homme supérieur. »

Lady Mathilde répondit simplement qu'elle ne doutait pas qu'il ne fût tout-à-fait compétent sur ces matières.

« Oui, dit sir James, ma sœur mistriss Hobson vient d'arriver de Manchester; vous savez qu'elle doit bientôt mener ses filles en pays étranger. Nous pourrons les avoir, le même jour que lord Ormsby, et il nous donnera sur notre route, tous les détails que nous pouvons désirer. »

L'embarras et la répugnance qu'é-

prouvait Mathilde en recevant, dans sa propre maison, celui qu'elle avait aimé autrefois, ne diminua pas, lorsqu'elle réfléchit à la société commune qui s'y trouverait avec lui. Mais il n'y avait pas de remède, car sir James se disposait à partir, pour laisser une carte préparatoire chez lord Ormsby; et il confia à Mathilde le soin de recevoir les Hobson, qui étaient arrivés en ville le soir d'auparavant, et dont ils attendaient la visite. Il lui dit en sortant : « Vous n'avez jamais vu, ma sœur, mistriss Hobson. Je suis sûr qu'elle vous plaira ; c'est une femme fort agréable. Elle ne s'est pas mariée, comme je l'aurais désiré, car je trouve qu'il y a une très-grande différence entre vendre en gros et vendre

*

en détail. Hobson est un homme actif, son nom est fort considéré à Manchester.—Son nom est considéré à Manchester? pensa lady Mathilde; alors quel dommage qu'il en soit jamais sorti,» et elle se prépara à recevoir ses hôtes.

Miss Betty Dornton, maintenant mistriss Hobson, avait quelques années de plus que son frère. Ses charmes ayant paru au grand jour, dans le temps où les espérances de sa famille n'étaient pas aussi brillantes qu'elles le devinrent depuis, son mariage avec Mr. Hobson n'éprouva aucune opposition. C'était un chef d'atelier fort bien établi et habile en affaire, employé à la grande manufacture de Manchester. Sa position s'était amé-

liorée par degré; il était parvenu à devenir le maître de tous les chefs d'ateliers, et il avait échangé son modeste logement contre une des plus belles maisons de Manchester.

A l'époque de son mariage, mistriss Hobson était une petite personne niaise, bruyante et bavarde, fraîche, de bonne humeur, ignorante et commune; vingt années s'étant écoulées, et ayant eu plus de la moitié autant d'enfans, elle avait un peu perdu de son éclat; sa taille avait paru suivre la même marche que sa fortune, et augmenter en proportion. Mais rien ne pouvait arrêter l'activité de sa langue, comme lady Mathilde ne s'en aperçut que trop, lorsqu'on annonça mistriss Hobson, les miss Hob-

son, et le jeune Hobson qui était un écolier dans toute la force du terme.

Je ne parlerai pas individuellement du caractère des trois miss Hobson, jusqu'à ce que le lecteur les connaisse un peu mieux : leurs toilettes étaient exactement pareilles, elles avaient des pelisses de casimir vert clair surchargées d'ornemens, et des chapeaux de castor noir doublés de satin couleur de rose très-foncé. La seule différence qu'on put remarquer entre elles, c'est que la figure rouge de l'aînée des miss Hobson était légèrement ombragée par des boucles de cheveux, du roux le plus vif; tandis que miss Anne, qui se vantait d'avoir le nez plus droit que le reste de la famille, avait pris le genre grec, et avait en

conséquence placé ses deux grandes mèches de cheveux roux le long de ses tempes, croyant ainsi être coiffée *à la Madone*. La troisième, Jemina, était à cet âge charmant où les cheveux des jeunes personnes ne sont ni longs ni courts. Quant à la conversation de ces trois grâces de Manchester, elles avaient une si grande frayeur de se trouver en présence d'une personne, dont le *Morning post* parlait aussi avantageusement que de lady Mathilde, qu'elles se contentèrent de faire au langage amphigourique de leur mère quelques corrections de style que leur éducation, dans une pension distinguée, leur permettait de risquer. Pour mistriss Hobson, la réputation de Mathilde ne lui inspirait pas

autant de crainte, qu'à ses filles : elle s'était persuadée, même depuis le mariage de son frère, que sa propre importance s'était tellement accrue par cette union, qu'elle ne se sentait pas intimidée en présence de celle qui lui avait procuré ce surcroît d'importance. Elle arriva donc, en dandinant, près de lady Mathilde. Elle était vêtue d'une pelisse de velours écarlate, qui aurait fait pâlir le soleil lui-même; et, après une salutation amicale, elle lui dit en la regardant en face : « Eh bien ! je suis persuadée que James n'aurait pu mieux choisir. » Puis elle revint aussitôt au sujet qui occupait habituellement ses pensées, et parla de son prochain voyage sur le Continent, circons-

tance si extraordinaire dans sa vie.

« J'espère, dit-elle, que nous vivrons tous comme une seule famille en pays étranger. Qui aurait cru que j'eusse jamais pensé à quitter notre vieille Angleterre ? Mais il faut que mes filles aient les mêmes avantages que les miss Tomkins, quoique le vieux Tomkins ait été fait chevalier l'autre jour. Mon frère n'est-il pas un Baronnet, sans parler de ce que vous êtes, lady Mathilde ? D'ailleurs, le docteur Snook dit que Jemina a de la disposition à la pulmonie, et que l'air d'Italie lui fera du bien ; et certainement, si ce n'était pas à cause de la peur des mousquites ou des bandits, ou de ceux qui s'attaquent les uns les autres, j'aimerais assez l'I-

talie, et à voir le pape et la Vénus de Médi.... Comment s'appelle-t-elle donc, ma chère? (s'adressant à une de ses filles) « Médicis! maman. » dit miss Anne. Ah! oui, Médicis. — Et saint Pierre. — Mais je n'en ai pas une grande idée, parce que nous avons un saint Pierre à Manchester. — Et cette grande cascade, (n'est-ce pas Turny qu'on l'appelle?) dont Briggs, le fils du vieux Briggs de notre ville, nous montra un beau tableau qu'il plaça à notre exhibition (*), où l'eau était si blanche, les rochers si noirs, et les arbres si verts. C'était très-joli, et le

---

(*) Exposition de tableaux qui a lieu à *Somerset-house*.

(*Note du Traducteur.*)

petit Briggs lui-même était assis sur un tabouret à trois pieds, avec toute cette eau qui l'éclaboussait; pauvre garçon! et puis ce *Capital Colosse* qu'ont fait les Romains? — Colisée! maman, dit miss Hobson. — Et le Capitole, dit miss Anne, est un bâtiment à part. — Cela suffit, mes enfans. C'est un bâtiment à part? je croyais qu'il était dans Rome; mais James doit le savoir, car je suppose que c'est là ce qu'on lui a appris au collége. » Cette réflexion changea la suite de ses idées, et appela l'attention de lady Mathilde sur un désagrément que la présence de plusieurs inconvéniens plus grands encore l'avait empêché de remarquer.

De toutes les obligations que nous imposent nos liens de famille, celle

qui est le plus faite pour exercer notre patience, est sans doute l'introduction, dans notre société, d'un jeune écolier qui n'a pas paru dans le monde. Soit que, par sa gaucherie et sa maladresse, il embarrasse tous ceux qui l'entourent; soit que, par son extrême suffisance, il leur cause un malaise plus grand encore. La phrase de sir James qu'il avait appliquée d'une manière si heureuse, *qui m'aime, aime mon chien*, n'est rien en comparaison de celle-ci : *qui m'aime, aime l'écolier que je lui amène*. Cependant il est vrai de dire que les écoliers (pour se servir d'une métaphore qui convient parfaitement à la famille Hobson) sont des matériaux bruts, qui deviendront par la suite des meu-

bles fort recherchés dans les salons et dans la société. On peut les séparer en deux parties : ceux qui sortent d'une école privée sont beaucoup plus importuns que ceux qui sortent d'une école publique. Le modèle le plus parfait de la pire espèce des écoliers, était sans contredit celui qui vint frapper les yeux de Mathilde, dans la personne de James Hobson, quand elle le vit s'asseoir sur le bord du sopha. Son pantalon, raccourci, rétréci, et d'une couleur qui avait pu être jaune autrefois, laissait apercevoir deux jambes maigres, enfermées dans des bas de coton mal tirés; le collet de son habit neuf, qui était en velours noir, montrait seulement qu'il avait quelques légères prétentions au *dan-*

disme (*). Ses cheveux roux avaient été plaqués, des deux côtés de ses tempes, avec une brosse mouillée, et encadraient ses joues boursouflées; ses mains étaient occupées à épousseter avec le plus grand soin le poil de son chapeau, dont on n'aurait pu distinguer la forme.

« Posez votre chapeau, mon cher James, dit mistriss Hobson: — c'est le filleul de sir James, et nous trouvons qu'il lui ressemble beaucoup, continua-t-elle en s'adressant à lady Mathilde, qui, bien qu'elle ne répondît point, ne pouvait nier le fait. »

« Je suis fâchée que son oncle n'y

---

(1) Un *Dandy*, en Angleterre, signifie un homme très élégant, très fat et très à la mode. (*Note du Traducteur.*)

soit pas. Je l'ai amené ici parce qu'il ne doit point voyager avec nous, et que je désire qu'il le voie auparavant. Il est bon que les jeunes gens connaissent ceux à qui ils auront affaire. Je suis sûre que James fera quelque chose pour son filleul, le petit James; peut-être le fera-t-il nommer membre du parlement : c'est un état aussi bon qu'un autre. Du moins, il est certain que notre oncle Smithson pensait ainsi. On dit qu'il a six nominations à faire, et il peut aussi bien nommer son neveu qu'un étranger. Qui sait si, d'ici à quelque temps, James ne deviendra pas un....? enfin, quelle place avait donc ce grand seigneur qui écrivit si poliment pour remercier le peuple d'avoir tué les radi-

caux ? — Il était secrétaire - d'état, maman, dit miss Hobson. »

« Eh bien ! pourquoi James ne serait-il pas un secrétaire d'état, lady Mathilde? je suis persuadée, continua cette tendre mère, qu'on s'est donné toutes les peines imaginables pour lui apprendre à bien parler.... James, si vous disiez, à votre tante, ce passage qui me faisait croire que vous péroriez dans la chambre des Communes. » Mathilde se soumit à écouter, car cela valait autant que d'entendre sa mère parler de lui ; et James qui, malgré toute sa timidité, préférait à son inaction actuelle, cette déclamation, à laquelle l'habitude l'avait accoutumé, se prépara à obéir; et ayançant son bras avec roideur,

comme un poteau indicatif des routes, il commença ainsi : « (My name is Norval—*Mon nom est Norval*)» avec cette voix glapisante, et cet accent mesuré qui accompagne ordinairement de semblables déclamations. Il continuait avec un succès merveilleux et venait d'arriver au point où, « *une nuée de barbares se précipitait, comme un torrent, du haut des montagnes, jusqu'au fond de la vallée, et enlevait nos troupeaux* (*) » lorsque la porte s'ouvrit, et on vit entrer nos deux amis de la soirée pré-

(*) « A band of fierce barbarians, from the hills,
« Rushed, like a torrent, dow upon the vale,
« Sweeping our flocks and herds. »
(*Home.* — Tragédie de DOUGLAS.)

cédente, lord Georges Darnford et Mr. Penryn qui avaient l'habitude de tuer le temps ensemble, et venaient pour se débarrasser d'une demi-heure près de lady Mathilde. Leur étonnement fut grand, en voyant la société qui se trouvait rassemblée chez elle, et la représentation qu'ils interrompaient. Notre jeune acteur aurait pu ajouter : « *nos bergers volèrent pour chercher du secours* (*); » car leur arrivée dispersa toute la famille; Mistriss Hobson, en se dirigeant vers la porte, déploya, aux yeux étonnés des nouveaux hôtes, l'énorme ampleur de sa superbe pelisse, dont le

(*) « Our shepherds fled for safety and for succour. » (*Home.* — Tragédie de DOUGLAS.)

tissu inégal prouvait à la fois que son velours était anglais, et ses habitudes sédentaires. Les jeunes personnes la suivirent, se pressant les unes contre les autres, se courbant, se détournant, se dandinant et usant de tous les autres moyens qu'employent les jeunes Anglaises d'une certaine classe, pour sortir d'un appartement. Roscius seul « en imposait encore à son ennemi ». Enfin ayant, avec quelque difficulté, retiré son chapeau de dessous les pieds de lord Georges, qui s'étalait négligemment sur le sopha, et ayant achevé sa phrase, en faisant une salutation affectée qu'il avait apprise en même temps qu'à déclamer, il sortit.

Au nom du ciel, quel peut être le

jeune sauvage que nous venons d'entendre pérorer? dit lord Georges, et quels sont les animaux qui l'accompagnent?

« Cette dame est la sœur de sir James, et les autres sont ses enfans, répartit lady Mathilde, d'un ton fait pour arrêter l'envie qu'il aurait pu conserver de les tourner encore en ridicule. »

« Notre diner chez les Eatington a été entièrement manqué, dit Mr. Penryn, qui trouvait convenable de détourner la conversation. Une réunion de *quakers* aurait été plus amusante, ajouta lord Georges. » —Certainement je ne l'ai pas trouvée agréable, répliqua lady Mathilde avec sincérité. » — « rappelez-vous donc, dit Mr.

Penryn, qu'ils ont réuni deux rivaux d'esprit, qui outre la *jalousie de métier*, avaient eu ensemble une querelle bien patente, et, ce qui arrive toujours en pareil cas, on les avait placé près l'un de l'autre; et tandis qu'ils étaient occupés à montrer que cela leur était égal, ils ne pensaient pas à autre chose. Mais, comme dit le proverbe, il n'y a rien de si chanceux que la loterie d'un diner, il est toujours vraisemblable qu'on sera placé près de la personne qu'on désire le plus éviter: ne le trouvez-vous pas? lady Mathilde. »

Cette question fut faite par hasard, et sans qu'il eut la moindre idée du témoignage que Mathilde pouvait porter mieux qu'un autre, de la jus-

tesse de sa proposition. Mais lord Georges lui évita l'embarras de répondre, en prenant l'allusion pour lui-même. « J'espère que lady Mathilde n'approuvera pas une doctrine contre laquelle je proteste avec chaleur, dit-il, en s'inclinant légèrement. »

« — Ah ! c'est vrai, Georges, je l'avais oublié, reprit son ami ; mais je crois que votre autre voisine, lady Mathilde, était bien pénétrée de tous les avantages de sa situation ; je n'ai jamais été si trompé sur le compte de quelqu'un, qu'en voyant lord Ormsby. »

« Nous le regardions comme un jeune homme très-agréable, avant qu'il partit pour ses voyages, dit lord Georges ; je me rappelle que,

lorsque je suis entré dans le monde, il n'y avait pas de réunion brillante sans Auguste Arlingford. »

Le lecteur remarquera probablement qu'il y avait un petit anachronisme dans cette assertion de lord Georges ; et que le souvenir de leur première connaissance ne lui était pas revenu à l'esprit, lorsqu'il l'avait rencontré le soir d'auparavant.

» Mais, continua Mr. Penryn, malgré toute sa gaieté, il a toujours eu un penchant diabolique pour le genre sentimental. Avant son départ, nous pensions qu'il avait un attachement champêtre ; qu'il aimait quelque *Clarice,* habitant la campagne. »

« Peut-être alors, dit lord Geor-

ges, le berger fidèle est-il prêt à l'épouser ; car, au moment où je me rendais ici, je l'ai vu monter dans sa voiture de voyage pour se rendre à Mivart. »

Cette nouvelle qu'on lui apprit vers la fin de leur visite, parut soulager beaucoup lady Mathilde, non-seulement parce qu'elle la délivrait de l'embarras que lui causait la perspective de la réunion du dîner, qui ne lui paraissait pas moins redoutable depuis qu'elle avait fait connaissance avec la famille Hobson ; mais aussi pour des raisons particulières : car quoi qu'elle pût prendre sur elle, en public, l'épreuve qu'elle avait faite de ses sentimens, le soir précédent l'avait convaincue qu'il

était à désirer qu'elle rencontrât lord Ormsby le moins souvent possible.

CHAPITRE V.

Grace à Mac Adam son postillon, et à la rapidité de plusieurs tours de roues, notre héros se trouva, dans la soirée du second jour, à la porte d'entrée d'Ormsby Castle.

On dit que la maison paternelle conserve toujours un attrait particulier pour le voyageur, qui, ainsi que l'a exprimé Goldsmith, à chaque pas qu'il fait pour s'éloigner de ses

foyers : « *tire après lui une chaîne de plus en plus pesante* (*) ».

Lorsqu'on revoit les lieux où l'on a passé sa jeunesse, quelque âge qu'on ait, et dans quelque position qu'on soit, on éprouve un plaisir jusqu'alors inconnu. Mais comme toutes les passions humaines, bien qu'elles soient également innées dans le cœur de tous les hommes, leur développement, plus ou moins grand, dépend des habitudes de chacun ; et leur accroissement est proportionné au charme que lui prête l'imagination par laquelle elles exercent leur influence.

(*) « And drags at each remove a lengthening [chain.»]
(GOLDSMITH'S TRAVELLER.)

L'ingénieux Gall pourra peut-être trouver la bosse ou la proéminence du vol aussi prononcée sur le crâne du vagabond, que sur celui du grand seigneur. Pour l'un, son impulsion le conduira d'une manière irrésistible au crime et à la potence; quant à l'autre, elle pourra seulement contribuer à donner quelque soupçon sur sa probité à une table de jeu, ou à étouffer la publicité, s'il a commis de grandes erreurs, comme homme d'état.

Il en est ainsi de cet attrait universel que nous ressentons pour nos Pénates, et nos impressions sont plus ou moins profondes, suivant la position où nous nous trouvons. Le jeune matelot, qui poursuit son che-

min pour se rendre à la mansarde qu'il habite dans *Waping* (*), ne pourrait se former qu'une faible idée de la vive émotion qu'éprouva lord Ormsby, lorsqu'il rentra dans le magnifique domaine où il était né.

Une fôret d'arbres séculaires, qui semblaient être les rois de ces beaux ombrages, et de jeunes arbrisseaux, dans toute la fraîcheur de leur feuillage printannier, s'empressaient à l'envi, en étendant leurs branches mobiles, de fêter le retour de leur seigneur et maître.

L'œil enchanté, après avoir percé

(*) Wapping, où logent en général les matelots, il est situé au bord de la Tamise près la tour de Londres.

(*Note du Traducteur.*)

à travers des bois et des rochers qui paraissaient inaccessibles, se reposait sur des pelouses de verdure.

Le ruisseau s'élançant avec rapidité du haut de la montagne, semblait se calmer en s'approchant de l'habitation de son maître; et ses eaux, en se répandant, formaient un lac étendu. Les rayons du soleil couchant brillaient à travers chaque branche, se réfléchissaient sur la surface de l'onde, et paraissaient fêter le retour de notre héros, par une illumination naturelle, auprès de laquelle, celles qui sont commandées pour des fêtes particulières, ou pour célébrer une victoire, auraient été tristes et mesquines. Ce fut ainsi que lord Ormsby revit, pour la première

fois, le château de ses pères, depuis qu'il en était devenu possesseur.

Que les propriétaires intéressés se plaignent tant qu'ils voudront de la dépréciation de leur domaine; le plus riche agioteur ne pourra jamais donner, à des choses sans valeur réelle, l'apparence d'une belle habitation, ni un nom qui en impose. Le noble orgueil, que nous cause la possession héréditaire d'une belle terre, est un sentiment qu'une richesse acquise, en jouant sur les fonds, ne pourra nous inspirer. Le vieux château de nos pères est un ami qu'aucune négligence ne pourra changer, une maîtresse dont les charmes augmentent avec l'âge. L'absence refroidit, le caprice éloigne tous nos autres compa-

gnons, même pendant la jeunesse; et si la vieillesse vient les saisir, ils deviennent aussi fâcheux que nous-mêmes, ou bien la mort vient nous les ravir. Mais cette habitation de nos pères, cette seconde mère, que la Providence nous a laissée, nous reçoit, à notre retour, le dernier jour comme le premier, avec toute la fraîcheur d'affection qu'elle nous témoignait jadis; les traces qu'y ont laissées notre jeune imagination, n'ont été ni négligées, ni détruites, mais conservées telles qu'elles étaient, ou peut-être ayant acquis une nouvelle valeur pendant notre absence. L'homme d'état, qui méprise tous les autres liens domestiques, ne peut résister au pouvoir de cet attachement

pour son lieu natal; et le plus grand maître, parmi les auteurs qui ont jamais écrit, a prêté au plus ambitieux des hommes, à Warwick, l'assassin de son roi, au moment de sa mort, ces paroles qui sont l'expression de ses regrets: « *mon parc, mes promenades, le manoir que j'habitais* (*) ».

Heureux l'homme qui éprouve ces jouissances, et qui borne ses désirs à pouvoir donner, à tous ceux qui sont autour de lui et dépendent de ses bontés, la faculté de ressentir les mêmes sentimens pour le lieu de leur naissance! On ne peut douter que tel ne soit le sort de plusieurs personnes de notre temps. Cependant, quelques-

(*) « My parks, my walks, my manors which I had. » (*Shakspeare.*)

unes d'entre elles se permettent, tous les ans, en faisant passer leur opinion particulière pour une opinion générale, de faire croire à cette monstrueuse absurdité, qu'un léger changement dans les lois sur la chasse leur ferait abandonner leurs propriétés.

Croyent-ils donc qu'un système absurde, tyrannique, et qui a été jugé insuffisant pour protéger leurs droits incontestables à un amusement salutaire, et qui convient à l'homme, soit le seul but de leur vie? croyent-ils qu'ils doivent renoncer à toutes leurs prérogatives paisibles et agréables, comme petits souverains, si on ne leur donne pas aussi le droit important et vraiment

royal, de faire la guerre à leurs voisins.

Mais le fait est que cette menace est inutile. Les seigneurs continueront à résider dans leurs terres, bien que (ce qui n'arrivera jamais) ils n'y puissent trouver un lièvre, un faisan, une perdrix, un canard sauvage, une sarcelle, etc.; car ils n'auront pas le mauvais goût d'émigrer pour habiter, dans un port de mer, un misérable petit logement, éclairé seulement par deux fenêtres, de boire du vin de Porto détestable, de manger un morceau mal choisi de viande rôtie, qui, après avoir offensé leur odorat toute la matinée, offenserait ensuite leurs palais en paraissant sur leur table; de n'avoir,

pour toute ressource qu'un cabinet de lecture, obscur et rempli de poussière, et une société de gens de moyenne classe, qui leur inspire tant d'éloignement : ils ne pourront, dis-je, préférer tout cela à cette bonne et ancienne hospitalité, qu'ils trouvent parmi leurs voisins, et au soin de leurs intérêts qui leur procurent des occupations si utiles.

Quelle que fut l'opinion de lord Ormsby à cet égard, il ne fut pas appelé à l'exprimer alors. Il arriva chez lui, de bonne heure, par une belle matinée du mois de juillet, et notre héros ne pouvait compter que sur une solitude absolue pendant son séjour dans ce lieu ; car sa mère était partie pour voyager sur le Con-

tinent, peu après le malheureux mariage de son fils aîné, afin d'éviter de prendre un parti décisif relativement à cette union qui était maintenant sans remède, et que sa bonté la portait à pardonner; mais elle croyait que ses devoirs envers sa fille l'obligeaient, autant que possible, d'éviter de l'approuver.

Lord Ormsby fut reçu à la porte d'entrée par mistriss Brown, la vieille femme de charge (place héréditaire dans la famille), dont l'affection pour lui s'était souvent manifestée dans son enfance, d'abord en le bourrant de confitures, et ensuite, en lui donnant des drogues pour guérir le mal qu'elle lui avait causé; elle ne l'accueillit pas alors

avec ce vif empressement qu'on aurait pu attendre d'elle, d'après la bonté constante que son maître lui avait témoignée; mais le fait est que la joie qu'éprouvait la bonne vieille, était un peu diminuée par le regret qu'elle ne pouvait s'empêcher de ressentir, comme femme de charge expérimentée, de ce qu'il était arrivé un jour plutôt qu'elle ne l'attendait. Cependant, la chose ayant été expliquée, et lord Ormsby l'ayant assurée qu'il était convaincu que c'était sa propre faute, si tout n'était pas préparé pour le recevoir; elle le conduisit dans le petit salon de sa mère lady Ormsby, en lui disant qu'elle pensait qu'il préférerait l'habiter, parce qu'il lui rappellerait les temps passés.

« Vous le trouverez à peu près comme vous l'avez laissé, dit-elle ; car, quand votre pauvre frère se mésallia, Dieu veuille lui pardonner! et qu'il vint ici avec sa femme, je le fermai à clef : je ne pouvais supporter l'idée qu'une personne comme celle-là habiterait la même chambre que ma maîtresse. »

Ce mariage disproportionné avait été un coup terrible pour la pauvre mistriss Brown, car elle avait cru de son devoir de s'identifier complètement à la dignité de la famille. Ce désappointement avait ajouté à l'irritabilité d'un caractère qui, naturellement, n'était pas très-facile. Lord Ormsby lui demanda si son frère et sa belle-sœur avaient habité long-temps

ce château; mais plutôt parce qu'il croyait devoir dire quelque chose, que parce qu'il désirait entamer ce sujet avec mistriss Brown.

« Non, en vérité, dit mistriss Brown. Ils arrivèrent avec leur misérable suite, et ne couchèrent ici que deux nuits. Dieu seul peut savoir pourquoi. »

Cette réponse n'était pas la pure vérité; car mistriss Brown savait bien aussi ce qui en avait été cause sur la terre. Un des domestiques de lady Ormsby, ayant demandé à mistriss Brown de l'accompagner dans une promenade, ce qui ne lui paraissait pas fort digne de son importance, s'était écrié: « *Votre maîtresse* a besoin de vous. — *Ma maîtresse!* ré-

pliqua la duègne irritée, elle a été la *maîtresse* de bien d'autres avant d'être la mienne, à ce que tout le monde dit.» Ces paroles ayant été immédiatement répétées à sa seigneurie, elle avait grondé la femme de charge d'une manière qui prouvait que le peu d'occasion qu'elle avait eue depuis sa nouvelle dignité, d'exercer sa facilité naturelle à employer des expressions choquantes, trop communes parmi les personnes de son espèce, ne lui en avait pas fait perdre l'habitude. Ne pouvant parvenir à rétablir la paix, son malheureux époux l'avait engagée à quitter le château. Ce fut peut-être la seule occasion où il put avoir quelque influence sur elle; et elle consentit d'autant plus promptement

à cette proposition, qu'un long séjour à la campagne ne pouvait lui convenir.

En se rendant dans le petit salon de sa mère, lord Ormsby et son guide passèrent à travers une longue galerie remplie de tableaux de famille. Le premier d'entre eux était un portrait de femme, peint par *Holbein*, avec de petits yeux gris, des cheveux roux peignés tout droits à partir du front, une taille roide, singulièrement serrée, et un cou entouré de fraises bien empesées. On voyait ces mots écrits sur un parquet marqueté, où ses petits pieds, bien pressés dans ses souliers, étaient posés : « *Lady Mathilde Delaval, première baronne Ormsby.* Cette inscription avait autrefois beaucoup excité la gaieté de l'heu-

reuse réunion qui se trouvait alors au château, et qui était composée de ses arrière-petits-enfans, ou arrière-petits-neveux, ou nièces au vingtième degré. On faisait mille plaisanteries sur la prétendue ressemblance qui existait entre elle et la charmante personne qui portait son nom; on cherchait en riant à deviner, quel pourrait être le pendant qu'on placerait sur le paneau qui restait vide de l'autre côté de la galerie. Les douloureux souvenirs, que la vue de ce portrait rappelèrent au cœur d'Ormsby, paraissaient aussi affecter péniblement mistriss Brown, qui avait probablement arrangé, de son côté, quelle serait la personne qui occuperait l'autre paneau.» «Vous trouverez dans la cham-

bre de milady, Mr. Auguste (je veux dire milord), continua-t-elle, quelques morceaux de musique et quelques dessins qui appartiennent à lady Mathilde Delaval... (lady Mathilde Dornton, veux-je dire); j'ai fermé la porte à clef quand l'événement arriva, sans regarder ce qui était dans la chambre; peut-être trouverez-vous quelque moyen de lui rendre ces objets, maintenant qu'elle est mariée, mais non pas certainement comme nous nous y attendions.» Elle s'arrêta un moment, et on entendit un son qu'on aurait pu prendre pour un soupir, ou pour un ronflement causé en partie par la rapidité de l'escalier qu'ils avaient monté, et, en partie, par le souvenir du désappointement qu'avait

reçu son éternel commérage ; car elle n'avait cessé de célébrer d'avance l'union du plus beau couple du comté, celle d'Auguste Arlingford et de Mathilde Delaval. A l'autre bout de la galerie était posé, contre le mur, un grand coffre ouvert, envoyé par Annabelle ou lady Ormsby, comme elle s'appelait maintenant, contenant son portrait dans le costume de Diane, et ayant Ormsby Castle pour fond du tableau.

On ne saurait aisément décider si la ressemblance des traits était aussi frappante que le choix du costume paraissait ingénieux. Car à l'endroit où devait se trouver la tête, on apercevait seulement la forme renversée d'une jambe nue jusqu'au genou.

Mistriss Brown avait découvert, en ouvrant la boîte, quel était l'objet, peu agréable à ses yeux, qu'elle renfermait, et l'avait retournée sens dessus dessous, avec la tête en bas et les talons en l'air. Cette négligence, de la part de mistriss Brown, qui s'écartait rarement de la règle qu'elle s'était imposée d'être d'une exactitude parfaite dans le détail et l'arrangement de tous les articles d'ameublement, n'était pas sans intention : elle croyait lui faire ainsi une insulte bien méritée, puisqu'elle avait l'audace de s'introduire si mal à propos parmi les habitans sans reproches de cette galerie, et elle imaginait qu'en la plaçant dans cette position ignominieuse, elle pourrait attendre

le jugement définitif de son nouveau maître, qui, du moins elle l'espérait bien, la condamnerait aux flammes. Mais, dans cette occasion, mistriss Brown garda le silence, réservant pour un autre moment son appel à la justice de sa seigneurie, pour qu'elle prononçât sa sentence; car elle ne désirait pas entamer inutilement un sujet si odieux à leur première entrevue.

Quand elle laissa lord Omsby dans le petit salon, il s'aperçut avec plaisir que tout était resté dans le même état et à la même place qu'au moment de son départ.

Vivement attaché à sa mère et à sa sœur, tout ce qui lui rappelait leur présence dans ce lieu était pour lui

d'un grand intérêt. Mais ce qu'il rechercha avec le plus d'empressement fut cette collection de petits objets, appartenant à lady Mathilde, et dont mistriss Brown lui avait parlé ; un des premiers, qui tombèrent entre ses mains, était un petit livre de dessin, qui, s'ouvrant accidentellement, offrit à ses regards une légère esquisse qu'on avait faite d'après lui. L'histoire de ce croquis était restée présente à son souvenir : il avait été fait un jour où quelque chose de singulier dans son costume de chasse avait frappé Mathilde et sa sœur Émilie. Ce costume était retracé avec beaucoup de grâce, mais la figure était une véritable caricature, et bien qu'à peine finie : elle était évidemment l'ouvrage

de quelqu'un qui y avait pris plaisir. « *Elle avait représenté ses sourcils arqués, ses yeux perçans, les boucles de ses cheveux, et ils étaient gravés dans son cœur* (*). »

Ce dessin était sali par cinq ou six grandes raies de crayon, que, dans un moment de gaieté ou d'embarras, elle avait marquées sur son ouvrage, lorsqu'on lui avait demandé de le montrer à celui qui le lui avait inspiré.

Combien les chemins qui conduisent au cœur sont irréguliers et incertains! Quelquefois la circonstance la plus légère viendra tout à coup le

(*) « To sit and draw his arched brows, his hawking eye, his curls, in her heart's table. »

frapper, tandis que la réunion la plus complète de tout ce qui doit le toucher ou l'émouvoir ne parviendrait pas à arriver jusqu'à lui. Rien ne contribua d'une manière plus irrésistible (quoique sa raison semblât s'y refuser) à ranimer dans le cœur de lord Ormsby ses premiers sentimens, que le chiffon de papier qu'il tenait dans sa main. Il comparait involontairement le regard vif de la jeune fille tendre et naïve, qui avait composé ce croquis, avec les yeux remplis de larmes de la femme dévorée de chagrin, qu'il avait rencontrée deux jours auparavant; et le contraste qui existait entre la main amie qui l'avait repoussé si doucement, lorsqu'il tâchait de prévenir la destruc-

tion de son ouvrage, et cette main qui s'était posée si froidement sur son bras, lorsqu'il l'aidait à descendre l'escalier de lord Eatington, le frappait vivement. Pauvre Mathilde! dans le moment où elle s'était empressée d'effacer cette faible esquisse, afin de détruire la ressemblance de celui qu'elle représentait, elle avait aussi tâché d'effacer son image de son cœur, elle lui avait ôté toute sa valeur et tout son prix; mais en dépit de ses efforts, ses premières impressions conservaient toute leur fraîcheur et toute leur vivacité.

Le lendemain matin, les gens de loi, qui devaient venir de la ville pour régler les affaires de lord Ormsby, n'étant pas arrivés, il se décida à faire une

*

promenade ; montant un cheval qu'il aimait beaucoup, il laissa à cet animal le choix de la route qu'il prendrait; l'animal profitant de cette liberté, le mena à travers champs et par des plaines très-sablonneuses, jusqu'aux portes du parc de Delaval, où il s'arrêta. Ce fut alors que lord Ormsby témoigna, pour la première fois, que ses opinions différaient de celles de son fidèle coursier. Mais le cheval, qui conservait un souvenir très-vif du bon fourrage de lord Wakefield, n'était pas accoutumé à souffrir la contradiction, et dans ses meilleurs jours était un peu entêté : il n'aimait pas à être dérangé quand il avait choisi un chemin, et tenait d'autant plus à faire ses volontés, qu'une ancienne expé-

rience lui disait que, lorsqu'on avait raison, la résistance était permise. Lord Ormsby était en général un cavalier très-doux et très-patient; mais dans cette occasion, irrité peut-être d'avoir été retenu, malgré sa volonté, dans le lieu même où il s'était séparé de Mathilde, il corrigea l'animal avec une injuste sévérité, puis ayant cédé à son caprice, il le caressa bientôt avec aussi peu de raison, en lui disant : « Pauvre Orlando! il faut que tous deux nous tournions ailleurs nos pensées! » S'occupant alors d'exécuter ce projet, et de résister à la disposition qu'il se sentait, ainsi qu'Orlando, de s'approcher davantage du château, il se détourna aussitôt et se rendit dans une partie de la propriété des Dela-

val, qu'il connaissait à peine. Il commençait à être embarrassé de retrouver son chemin, lorsqu'il vit approcher quelqu'un de sa connaissance, Dick Boulby, le vieux garde-chasse de lord Wakefield. Dick passait près de lui, sans le regarder, lorsque lord Ormsby l'arrêta. « Eh bien ! Dick, lui dit-il, est-ce que vous ne me reconnaissez pas? » Dick, après l'avoir regardé un moment, s'écria : « N'est-ce pas Mr. Auguste Arlingford? je veux être pendu, si je croyais vous rencontrer ici. Vous m'excuserez, Monsieur, si je ne vous ai pas reconnu ; vous me trouvez peut-être un peu vieilli. Nous avons passé de tristes jours depuis que nous ne nous sommes vus. — Vous êtes lord maintenant... — Mais, ré-

pondit lord Ormsby, les temps seront peut-être bientôt meilleurs. — Oh! non, ils seront pires. Ils ne peuvent devenir meilleurs. C'est vous qui les auriez rendus meilleurs; et c'est à quoi je pensais quand je vous ai aperçu pour la première fois. Vous étiez le plus sûr viseur qu'on ait jamais vu. Mais ce Baronnet ne peut pas distinguer la détente du serpentin, ou si le coup part d'un bout du fusil ou de l'autre. »

— Eh bien, dit lord Ormsby, qui était impatient de détourner la conversation, malgré tout cela il sera peut-être un fort bon maître. Mais je me suis égaré, pourriez-vous me dire quel chemin je dois prendre pour retourner à Ormsby? Ces sentiers sont

si tortueux, qu'on ne peut se reconnaître. — Tortueux! ils seront bientôt trop droits : figurez-vous, Mr. Arlinford, que sir James veut faire tracer une route à travers le parc de Delaval, aussi régulière et aussi noire que les chiffres de son père, lorsqu'il faisait ses comptes. Une vilaine route, bonne seulement pour transporter le charbon ! qu'aurait dit le grand-père de milady, notre vieux seigneur, que j'avais l'habitude de suivre quand il chassait à travers des haies de gibier, s'il s'était trouvé nez à nez avec une charrette de charbon ?

— « Je ne puis croire qu'il en soit ainsi, dit lord Ormsby : c'est un faux rapport. »

— « Non, c'est la vérité, répliqua

Dick. Pas plus tard qu'hier, j'étais dans notre meilleur bois que vous connaissez bien, où Mr. Scribbleton, le secrétaire de milord, remplit vos jambes de poudre dans la battue. Eh bien! j'ai vu trois hommes que je n'avais pas aperçus d'abord, avec des crocs et plusieurs autres sortes de machines, enfin avec des outils nouvellement inventés pour le *braconage*. Je suis allé vers eux; ils m'ont dit qu'ils étaient des arpenteurs employés par sir James, pour tracer le chemin. Ils disaient comme ça qu'ils étaient obligés d'attendre l'ouverture du parlement, et qu'ils ne pouvaient pas travailler sans la permission de milady: que Dieu la bénisse! elle est la petite fille de mon ancien seigneur.

Elle a fait beaucoup de bien l'hiver dernier. Il faut que je l'entende dire de sa propre bouche, pour croire qu'elle consente à ce changement. Oh! Mr. Auguste! elle aurait pu avoir la faculté, aussi bien que la volonté de faire des heureux, sans ce vilain homme; mais *on ne peut faire une bourse de soie d'une oreille de truie* (*), comme dit ma vieille femme. Lord Ormsby ne désirait pas qu'il poussât plus loin cette comparaison, ni paraître vouloir se mêler des affaires de sir James. Ayant donc su, de son vieil ami, quel chemin il devait prendre, il lui donna quelque

(*) Expression proverbiale employée dans le peuple.

(*Note du Traducteur.*)

peu d'argent pour qu'il conservât son souvenir; et mettant son cheval au galop, il arriva bientôt chez lui où nous le laisserons.

CHAPITRE VI.

Le 16 juillet, jour fixé pour le départ des Dornton, arriva enfin; depuis que nous avons cessé de parler de sir James, il s'était occupé à réunir une quantité innombrable de provisions de toute espèce, et ce que la mode peut inventer de mieux et de plus portatif; c'est-à-dire qu'il avait rempli la voiture de choses entièrement inutiles: comme ces différens

objets étaient tous patentés et le fruit d'une invention fort ingénieuse, ils avaient en voyage l'avantage particulier de ne pouvoir être raccommodés que par l'inventeur. Cependant, à force d'entasser paquets sur paquets, on parvint enfin à les faire tous tenir. Sir James et lady Mathilde prirent place dans la chaise de poste, et mademoiselle Félicie et une foule de boîtes et de cartons furent entassés sur le siége de derrière.

Quelque partialité que je puisse avoir pour lady Mathilde, et bien que je désire que mon cher lecteur passe le plus de temps possible dans sa société, je ne croirais pas la lui montrer à son avantage, si je le faisais voyager en tiers entr'elle et sir James.

Je lui proposerai donc de différer au moins un peu, et de prendre place dans la voiture de famille des Hobson, qui, d'après le rapport de tous les journaux, quittèrent l'hôtel de Waterloo, dans Jermyn Street, deux jours avant le départ dont nous venons de parler.

Il faut maintenant que nous fassions connaître au lecteur quelques-uns des membres de la famille qu'on ne leur a pas encore présentés. Mr. Hobson était ordinairement appelé le *vieux* Hobson. Ce n'est pas qu'il fût plus vieux que beaucoup d'autres personnes qu'on rencontre dans le monde; mais son habit avait une longue taille et un collet court. Il détestait les pantalons, portait toujours de longues guêtres,

ne montrait jamais le col de sa chemise, et sa perruque était la plus mesquine qu'on pût imaginer. En outre, il ne riait jamais, il parlait rarement, ou quand il le faisait, c'était d'une manière courte et brève. Ces preuves de caducité, bien plus encore que le nombre des années, constituent un *vieillard* dans le dix-neuvième siècle.

On s'étonnait que le vieux Hobson ne parût pas plus content : tout lui avait réussi. Mais le fait est que la situation dans le monde que lui avait procurée le succès de ses entreprises, produisait entre ses actions et ses goûts une contradiction habituelle qui causait sa mauvaise humeur. Fier d'avoir fait sa propre fortune, il désirait vivement montrer au public

l'étendue de son mérite, en la dépensant avec libéralité ; et ce désir était sans cesse en opposition avec cette avarice qui l'avait aidé à acquérir ses richesses.

Ce combat intérieur était plus apparent lorsqu'il s'agissait de choses peu importantes, parce qu'elles lui lui rappelaient davantage le peu de dépense qu'il avait l'habitude de faire dans le temps de ses spéculations. Par exemple, il aimait mieux bien payer un carrossier qu'un postillon. Aussi, dans de grandes occasions, comme pendant un voyage, son désir de faire bien les choses le mettait à la merci de sa famille. L'ennui qu'il éprouvait en route ne se manifestait que par quelques murmures ;

jamais il ne se hasardait à faire une objection directe, encore moins à risquer la moindre opposition formelle; mais jugeant son malheur inévitable, il se consolait, en faisant tous ses efforts pour se rendre le plus désagréable qu'il pouvait.

Tel était l'être séduisant qui se plaça dans sa nouvelle voiture de voyage, avec sa femme à côté de lui, et ses trois filles en perspective. Sur le siége de derrière étaient entassées deux pauvres créatures dont le sort est toujours digne de pitié quand on voyage, un laquais et une femme de chambre anglaise. Cette dernière se plaignait beaucoup d'être seule pour le service de toutes les dames.

Le siége de devant de la voiture

était occupé par deux personnages beaucoup plus importans: par les deux frères aînés du petit James. Le plus âgé, Tom, était, ce qu'on appelle, dans les affaires; c'est-à-dire qu'il passait tout son temps à s'amuser soit à pied, en faisant le métier de braconnier, soit à cheval, en montant, dans les courses de chevaux, de vieilles rosses de rebut avec lesquelles il culbutait. Mais, bien qu'il fût toujours occupé, *extrà muros*, à tuer des oiseaux, à tomber de cheval ou à conduire la malle de Manchester lorsqu'elle arrivait dans cette ville, il était néanmoins en évidence dans la maison de commerce de son père, c'est-à-dire, que son nom figurait en grosses lettres sur plusieurs *bons Hobson et compa-*

gnie, tandis que sa personne était occupée à ces passe-temps beaucoup plus agréables pour lui.

Ce fut dans le dessein d'établir Tom en pays étranger, afin d'augmenter les relations de la maison, que son père consentit à ce qu'il l'accompagnât dans son voyage.

A ses côtés, se trouvait un homme tout-à-fait différent, son frère, Mr. Valentin Hobson. Il avait été nommé Valentin, parce qu'il était né le 14 février, jour anniversaire de ce saint, renommé pour sa sagesse; et il se trouva, par la suite, que ce nom lui convenait fort bien, car son caractère offrait l'image fidèle de toutes les fades absurdités et de toutes les sottises sentimentales, qui sont habituel-

lement mises en usage le jour où il vint au monde (*). Il était sans cesse occupé à écrire des déclarations d'amour, du style le plus ridicule. Cette conduite paraissait impardonnable aux yeux du vieux Hobson, et il avait tâché de le corriger en l'établissant dans un logement de Lincoln's Inn (**), afin qu'il pût étudier les lois. Mais ce remède, quelqu'efficace qu'il puisse paraître, avait été sans effet.

(*) Le jour de Saint-Valentin est fort célébré en Angleterre, dans la classe inférieure : on envoye à cette occasion aux femmes de sa connaissance, des devises et des madrigaux, enveloppés dans des papiers de différentes couleurs.

(**) Maisons habitées par ceux qui se destinent au barreau.

(*Notes du Traducteur.*)

Car, même alors, il n'avait jamais eu un intervalle assez complètement lucide pour oublier qu'*amour* rimait à *retour*, *toi* à *moi*, *regard* à *égard*; et que le mot *cœur*, en lui donnant la signification étendue que mérite son importance, rimait à lui tout seul aux mots *bonheur*, *erreur*, *couleur*, et à une multitude d'autres. Le cas paraissait désespéré. Mais comme il était connu qu'un séjour de moins de deux semaines à Paris avait effectué des cures merveilleuses dans des maladies sentimentales, il se disposait à essayer de ce spécifique, et partait, avec sa famille, pour se rendre à Calais. Il était le favori de sa mère, car elle déclarait qu'elle ne pouvait s'empêcher d'aimer beaucoup un homme

qui savait toutes les *Lettres des bel les*, par cœur (*).

Tels étaient les membres de cette famille, et c'était ainsi que chacun avait pris sa place dans la voiture. L'infortuné James, resté seul sur la porte de l'hôtel, essuyait ses yeux rougis par les larmes.

« Adieu, James, » dit miss Hobson.

— « Adieu, James, » répéta miss Anne.

— « Rappelez-moi au souvenir de miss Jones, » dit l'une; — « et moi à celui de miss Donking, » dit une au-

---

(*) Mistriss Hobson, qui était une personne fort ignorante, appelait les *belles lettres*, les *lettres des belles*.

(*Note du Traducteur.*)

tre; — « et nous tous à celui de Bill Buckley, » dit une troisième. — « Apprenez mieux votre table de multiplication, mon fils, murmura le vieux Hobson : ce fut le seul adieu qu'il eut de ce tendre père. »

« Continuez à vous exercer à bien parler tout haut, et vous serez un jour un grand homme, » dit mistriss Hobson, en sanglottant, et avec un accent qui prouvait que ses regrets actuels étaient combattus par la confiance que lui inspirait l'avenir.

Pauvre James ! dans ce moment il aurait renoncé, de grand cœur, à l'espérance de voir se réaliser tous les projets ambitieux que sa mère formait pour lui, dans son propre pays, même à la place de secrétaire-d'état, pour

la plus petite place dans la voiture de voyage, qu'il avait maintenant devant ses yeux.

Enfin le signal fut donné, et la lourde masse fut mise en mouvement, non sans beaucoup de difficulté, de secousses et d'efforts, et ne partit qu'après que les quatre chevaux se furent cabrés deux ou trois fois, quoiqu'ils sortissent de l'écurie de Newman, et eussent été choisis avec un soin particulier. A peine avait-on fait un pas, que mistriss Hobson s'écria : « Arrêtez ! arrêtez ! il faut que vous arrêtiez ! »

« Oui ! oui : arrêtez, et ne bougeons plus, » dit le vieux Hobson. Les plus courtes folies sont les meilleures.

« Non, mon cher, pas de plaisan-

terie, répliqua mistriss Hobson; mais j'ai oublié une chose, sans laquelle je ne pourrais prononcer une parole en français, *l'exercice journalier pour le voyageur.* »

L'exercice du voyageur ! vous en trouverez assez demain dans le paquebot, murmura son mari.

Mais ces mots furent perdus pour mistriss Hobson, qui s'était déjà avancée, le plus possible, hors de la portière, en criant : « James ! James ! » James, qui pensait que ses parens venaient de s'arrêter pour le prendre, accourut d'un air joyeux; il fut singulièrement désappointé quand il vit qu'il ne s'agissait que de lui envoyer chercher un livre. Il est inutile d'ajouter qu'avec un tel messager, et

dans de telles circonstance, le livre ne fut pas trouvé, et la voiture se remit en mouvement aussi péniblement que la première fois.

Mais il n'y a pas de poids, quelque lourd qu'il soit, quand il est posé sur quatre roues, auquel quatre chevaux de poste anglais ne fassent parcourir dix milles par heure, pourvu que les postillons aient les éperons d'argent nécessaires pour les mettre en train, c'est-à-dire qu'on les ait bien payés; et Tom Hobson fit un usage continuel de ce moyen dans cette occasion.

En conséquence de cette libéralité, ils arrivèrent à Black-Heath d'assez bonne heure pour rencontrer la voiture *de sûreté*, qui conduit à Dou-

vres. Cette dénomination de voiture *de sûreté* lui a probablement été donnée, dans l'origine, parce qu'elle va plus vite qu'une autre, contient plus de voyageurs qu'on ne l'aurait d'abord cru possible ; et elle a certainement bien mérité cette épithète, puisqu'elle est sans cesse culbutée. « Dieu me pardonne » dit Tom à son frère, n'est-ce pas là notre *Curier* (*)?

(*) Cette plaisanterie n'est fondée que sur la différente manière dont les Anglais, d'une classe commune, prononcent en français le mot *courrier*; ces couriers sont des espèces de truchemens que les personnes, qui ignorent la langue du pays qu'elles vont parcourir, attachent à leur service pour le temps du voyage. Ils ne sont comptés pour rien, tant qu'on est encore en Angleterre; et leur importance ne commence qu'en débarquant sur le Continent.

(*Note du Traducteur.*)

*

puis tapant sur la glace, il ajouta : « je vous dis que c'est notre *Curier*. » « Où est le *Courir*? dit mistriss Hobson? » « voyons donc le *Courière*, dit miss Hobson qui, sortant de pension, croyait avoir un meilleur accent que tous les autres. » « Je n'ai pas vu le *Couria*, ajouta miss Anne. » « Que le diable emporte le *Curière*, dit le vieux Hobson. » « Voilà notre *Curry*, repetèrent John et Nancy du fond de leur niche. »

« Quel air misérable et quelle tournure il a! dit Tom à son frère, du siége où il était placé. » « C'est une triste position que la sienne, répéta John du fond de son arrière-garde. » « C'est une pauvre créature, ajouta Nancy, et certainement il ne paraît pas à son

aise en sautant ainsi dans le panier, ses petites jambes s'agitant en l'air, et sa courte personne coudoyée par deux grosses femmes bien vieilles, qui se parlent continuellement l'une à l'autre, et qui ont l'air de le compter pour rien. » Les postillons ayant mis leurs chevaux au galop, à la grande satisfaction de Tom, ils arrivèrent à Dartford, où la récompense que Tom leur avait fait espérer fut réalisée par le vieux Hobson. Ce qui causa un assez grand embarras à Tom, car ce que son père donna fut reçu avec peu d'empressement, et les postillons lui dirent: « nous avons pourtant été assez vite!..» « Assez vite, coquins, reprit-il, vous devez vous trouver bien heureux si je n'envoye pas courir après vous. »

Mais Monsieur, ce jeune homme nous a promis.... Le postillon allait continuer lorsque Tom, le tirant à l'écart, le récompensa amplement de sa propre bourse. Alors l'ayant remercié, et ayant dit quelque chose d'un air satisfait à l'oreille du postillon de Dartford, ils galopèrent de nouveau, avant que la voiture qui causait toutes les anxiétés de Tom se fît apercevoir. Ils arrivèrent à Douvres sans autre aventure remarquable, et y passèrent leur dernière soirée anglaise, d'une manière vraiment nationale ; car ils mangèrent et burent sans interruption : le diner, le thé et le souper se succédant immédiatement. La partie intellectuelle de leurs jouissances fut la gaieté que le

mauvais accent français de Tom Hobson inspira au courrier.

Le lendemain matin ils se rendirent dans le paquebot. Les dames descendirent aussitôt dans les chambres pour se préparer au mal de mer, tandis que le vieux Hobson fut continuellement assailli par une foule de gens avides, bateliers, douaniers, matelots porteurs, etc.

« Ah! je savais bien que, si je quittais l'Angleterre, il m'en coûterait cher; mais cela commence promptement, s'écria-t-il, tandis qu'il tirait à chaque instant de l'argent de sa poche; et se croyait entièrement ruiné en voyant peu à peu disparaître sa monnaie. Elle lui devint bientôt inutile, car il se mit hors de leurs atteinte-

tes, en se précipitant tout à coup dans un cabinet dont il ne sortit que lorsqu'ils arrivèrent à Calais.

Alors cette clameur assourdissante, et ce bruit insupportable, que les matelots croient nécessaires pour donner aux devoirs faciles qu'ils remplissent, la même importance que si le bâtiment coulait à fond, cessèrent spontanément. La voix toute puissante du capitaine évoqua un esprit qui se fit apercevoir à travers les écoutilles, comme le diable sort d'une trappe, dans les pantomimes. Le signal fut donné, et le bateau à vapeur commença à chatouiller, avec ses griffes, les flancs du vieux Neptune. Une partie des planches qui couvraient une des roues étant écartées, Tom Hob-

son s'y introduisit; et, faisant grand cas, comme nous l'avons déjà vu, d'une extrême rapidité dans les mouvemens de rotation, il fut enchanté de cette mécanique, et s'écriait sans cesse : « Bravo! continuez, mon garçon, filez toujours, mon camarade, bravo! jusqu'à ce que le mouvement de la roue se communiquant à sa tête, et la mer agissant également sur tous deux, il fut bientôt incapable de faire d'autres observations.

Son frère, Valentin, était appuyé contre l'autre roue, dans une attitude rêveuse. Il avait lu une traduction anglaise de *Corinne*, et croyait convenable d'imiter lord Névil, et de dire un adieu pathétique aux blanches montagnes d'Albion : comme il ne

devait rester à Paris que pendant une quinzaine de jours, on ne pouvait pas s'attendre que sa mère-patrie, quelque partialité qu'on lui supposât, pût répondre aux sentimens de tous les membres d'une aussi nombreuse famille. Cependant Valentin restait immobile, appuyant son gros visage sur sa main potelée, et cherchant en vain une rime à *montagne*, car *campagne* et *Champagne* lui paraissaient trop communs. Enfin sa tête fut tournée avant son couplet, et sa maladie patriotique fit place à une souffrance d'un genre moins sentimental, car le mal du pays se changea bientôt pour lui en mal de mer.

Telle était la triste position des Hobson quand ils abordèrent, après

un passage effectué, (comme cela arrive toujours) en moins de temps qu'on n'en avait encore eu d'exemple, quoiqu'il eût duré une demi-heure de plus qu'on ne le leur avait annoncé. Ils entrèrent alors dans le port de Calais, et s'exposèrent aux regards de la foule rassemblée pour critiquer les dernières importations sorties de *l'Ile de la beauté*.

L'amour exclusif de son pays est une sorte d'anti-libéralisme généreux, un noble égoïsme, qu'on est si éloigné de se reprocher, lorsqu'on s'y livre, qu'on se persuade aisément, au contraire, que cette disposition est aussi estimable que naturelle. Le sentiment qui nous porte à accorder exclusivement à notre île la préémi-

nence de la beauté, est une de nos plus chères illusions.

Cependant j'avoue qu'en retournant de Douvres à Londres, j'ai été trop souvent déjoué dans mon attente, pour être pénétré de cette admiration exclusive; car, en poursuivant mon chemin, j'ai essayé de me persuader qu'une démarche chancelante, des épaules hautes et rondes, une taille épaisse et de grosses jambes devaient, par compensation, appartenir à un joli visage; et m'étant avancé pour m'en convaincre, le plus léger regard avait suffi pour me prouver que l'espérance qu'avait formée ma vanité nationale, n'était pas réalisée.

Si j'ai éprouvé quelquefois de sem-

blables désappointemens, en dépit de toutes les préventions favorables dont je suis fier, que pensera donc un Français (s'il lui arrive de penser, et s'il a les mêmes préventions en sens contraire), des beautés anglaises tant vantées, qu'il voit chaque jour aller et venir dans les auberges, avec tous les désavantages que ne peut manquer de leur donner la maladie causée par le paquebot, et qui est certainement la plus fâcheuse qu'on puisse éprouver? Leur teint (qui a toujours passé pour le premier de leurs agrémens) est complètement décoloré; leur toilette (ce qui n'a jamais été leur fort) est salie et chiffonnée; elles portent encore sur leur visage les marques d'un mal récent,

et ne conservent rien de l'intérêt qu'il peut inspirer. Bien que Vénus soit sortie originairement du fond des mers, elle n'est sans doute jamais débarquée d'un paquebot.

Nous avons cependant envoyé quelquefois en France, des échantillons plus séduisans des beautés de notre pays, que la Vénus anglaise et les trois Grâces, ses compagnes, dont je parle en ce moment, qui, sous les traits de mistriss Hobson et de ses filles, et escortées par le vieux Hobson (qui, semblable à Vulcain, les suivaient en boîtant), n'excitèrent pas peu de gaieté dans les rues de Calais, lorsqu'ils se dirigèrent vers l'hôtel Dessein.

CHAPITRE VII.

Le sentiment qu'on éprouve quand on passe, pour la première fois, d'une auberge anglaise dans une auberge française, peut se comparer à celui d'un cheval qu'on fait sortir tout à coup d'une écurie bien chaude et bien close, pour le renfermer dans un grand hangard disjoint et incommode. Dans la première, il a souvent trop de place, trop de chaleur : on

lui prodigue des soins et des attentions superflues ; il n'est jamais laissé à lui-même, et a plus de nourriture qu'il n'en peut consommer. Dans l'autre, il a une grande pièce, bien aérée et bien spacieuse, dans laquelle il peut aller et venir en liberté, et personne ne paraît disposé à le troubler, ou à s'approcher de lui, excepté par hasard à l'heure de ses repas, quand on n'a rien de mieux à faire.

En tous cas, si la comparaison n'est pas tout-à-fait juste, elle frappa du moins Tom Hobson, lorsque lui et toute sa famille furent conduits dans une grande chambre, vide et incommode, et abandonnés à leur sort ; des minutes, qui leur paraissaient des heures, s'écoulaient, et il

n'y avait pas la moindre apparence que quelqu'un prît garde à eux. Mistriss Hobson, à qui l'exercice du paquebot avait donné un appétit dévorant, devint alors plus impatiente, et sa voix se déploya fortement, mais en vain. Enfin elle entendit quelqu'un sur l'escalier, et sortit de la chambre. Elle rencontra un garçon d'auberge, qui montait nonchalamment, en chantant l'air : *Partant pour la Syrie*. Il continuait son chemin, sans faire attention à elle; mais la faim lui donna du courage; et, bien qu'elle eût perdu son *Manuel du Voyageur*, elle s'adressa à lui, dans ces termes, qui lui semblaient fort usités : «*Je suis femme, il faut me manger!*» Le garçon s'arrêta un moment,

saisi d'étonnement; la vérité, contenue dans la première partie de la sentence, ne paraissant pas le réconcilier avec l'obligation renfermée dans la seconde, il continua donc à chanter: « *Partant pour la Syrie.* » Le cas lui semblait entièrement désespéré, lorsqu'on entendit, au haut de l'escalier, une voix de Stentor, qui grondait indistinctement à droite et à gauche, et qui prononça ces paroles, de la manière la plus intelligible: « Diable! faire ainsi attendre; diable! milord Hobson! — Une des plus riches familles d'Angleterre! — Diable!.... » et, à leur grand étonnement, la figure de ce courrier si dédaigné, qui jurait après le garçon, se déploya à leurs regards. La physiono-

mie altérée de Léon, dans la pièce intitulée : *Gouvernez votre femme, et vous aurez une femme* (*), ne causa jamais une plus grande surprise, ni un changement plus complet, dans l'air et dans les manières d'un homme. Il n'était pas aisé de reconnaître, dans ce héros despote, querelleur et fier, revêtu d'une veste écarlate, tout étincelante de galons d'or, ayant une culotte d'un jaune brillant, et les jambes enfermées dans une superbe paire de bottes, le pauvre petit être si patient et si résigné, qui, la veille, était enveloppé d'un surtout usé, et avait la tête couverte d'un chapeau

(*) Rule a wife, and have a wife.
(Comédie de BEAUMONT et FLETCHER.)

bien sale. On pouvait le comparer à un grand personnage qui, du rang de sous-lieutenant d'artillerie, s'était élevé au pouvoir absolu, après l'extinction de l'*ancien régime.*

De même, après la courte anarchie du bateau à vapeur, Pierre avait complètement usurpé toute l'autorité légitime de la famille Hobson. A dater de ce moment, rien ne put être fait sans lui; tout ce qui était nécessaire à mistriss Hobson, et ce qu'elle ne pouvait pas demander assez intelligiblement, devait recevoir sa sanction, avant de lui être accordé. Le vieux Hobson, lui-même, n'aurait pas pris son eau-de-vie mêlée d'eau, sans obtenir son approbation. Tom était obligé de renoncer à toute ins-

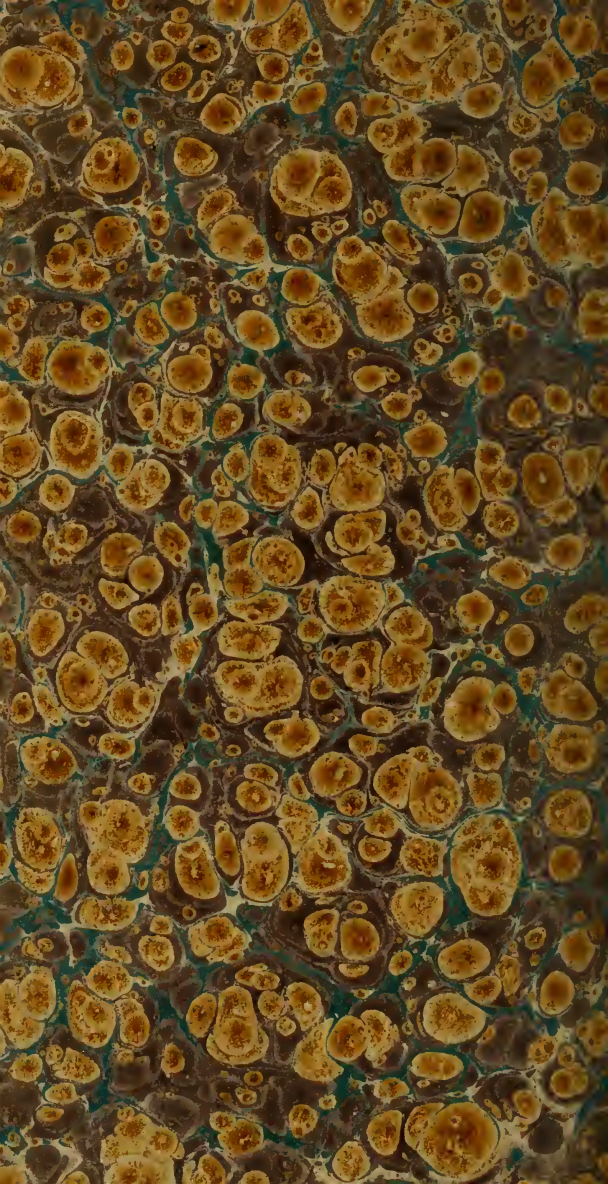
tance auprès des postillons, pour lui laisser un commandement plus efficace. Les jeunes personnes, elles-mêmes, ne pouvaient poser leur tête sur leur oreiller de plume, sans qu'il eût été arrangé par Pierre; et quand miss Hobson désirait avoir *deux gros matelots* sur son lit, c'était lui qui la préservait du danger auquel aurait pu l'exposer la substitution d'une voyelle à la place d'une autre. Non-seulement l'exercice de son autorité faisait obtenir le dîner, mais, grâce à ses soins, chacun était parfaitement satisfait du repas. Il est vrai que le vieux Hobson commença par jurer, après la soupe, qu'il trouvait horriblement salée, et ressemblant à de l'eau de mer, sur laquelle auraient

flotté des plantes marines. Il eut soin, comme à l'ordinaire, de faire entendre à la société la plus fâcheuse de toutes les comparaisons, après le souvenir récent qu'elle avait conservé de cet élément. Quelques côtelettes à la Maintenon excitèrent aussi beaucoup d'admiration. Mistriss Hobson s'étonnait qu'elles fussent enveloppées dans du papier; et Tom supposait qu'elles étaient destinées à être mises dans leurs poches, en guise de sandwiches.

Le dîner étant fini, et la pluie continuant, ils furent encore réduits à leurs ressources intérieures pour se divertir; mais comme le détail que j'en ferais ici ne procurerait peut-être pas un grand plaisir à mes lecteurs,

je laisserai, pour le moment, les Hobson, continuer leur voyage, et je fixerai mon attention sur des personnages plus importans.

FIN DU PREMIER VOLUME.



UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 052951404